

vol.44 | no.3 | été 2021

L'Entraide *généalogique*

DANS CE NUMÉRO

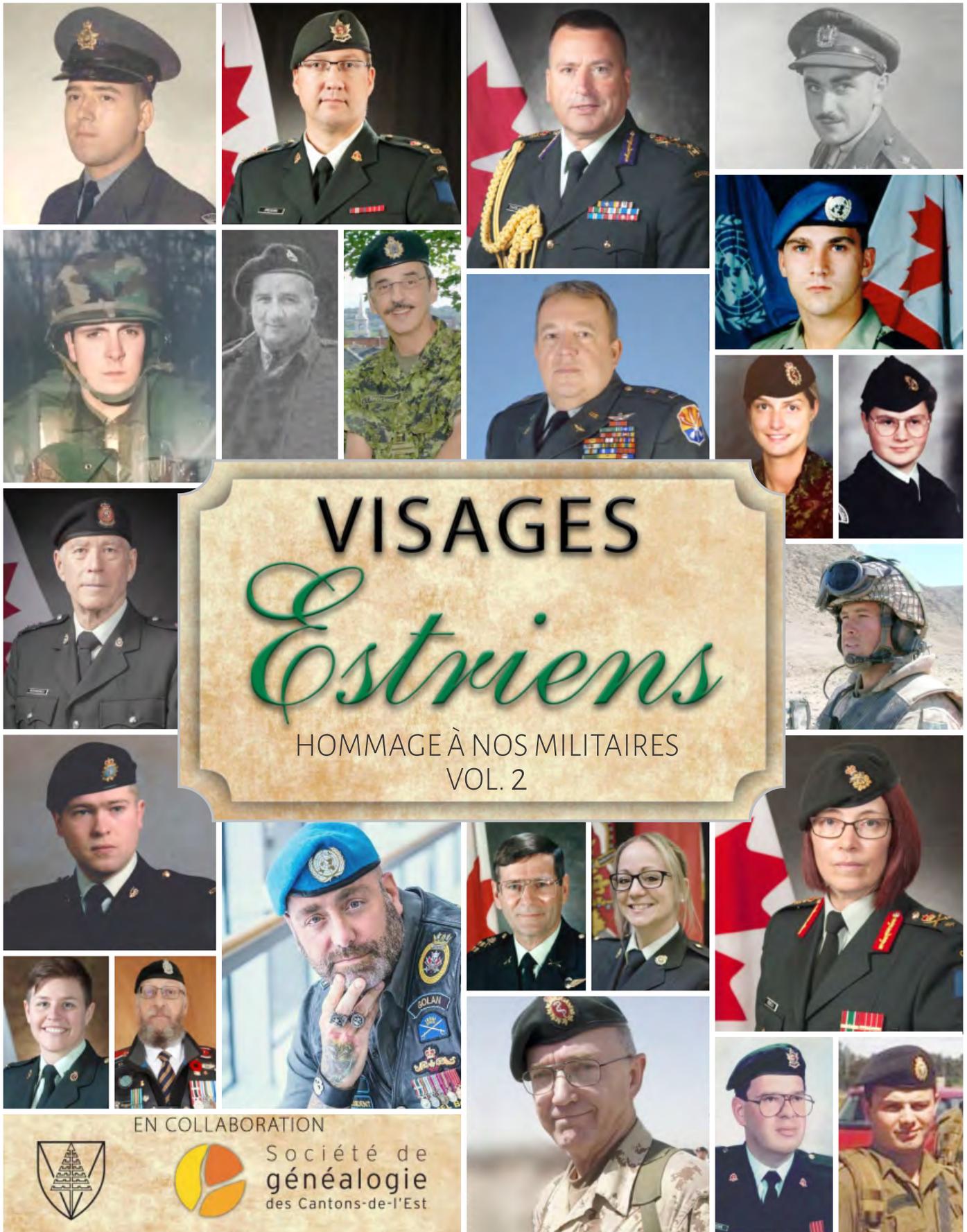
MOT DU PRÉSIDENT
IN MEMORIAM
ANDRÉ LAFONTAINE
FALCANIO TARDIF (CORRECTION)
DORIS LUSSIER
ROGER BOURGAULT
SAINT-LOUIS-DE-FRANCE
D'OÙ VIENNENT NOS LÉGENDES?
VIVRE EN NOUVELLE-FRANCE
SAINT-ÉTIENNE-DE-BOLTON
CORVETTE HMCS/
NCSM SHERBROOKE
DONS ET ACQUISITIONS
LES TRUCS À PIERRE
FONDATION AG



Aux sources ancestrales par l'entraide fraternelle



Société de
généalogie
des Cantons-de-l'Est



VISAGES *Estriens*

HOMMAGE À NOS MILITAIRES
VOL. 2

EN COLLABORATION



Société de
généalogie
des Cantons-de-l'Est

Ce livre est offert en commande seulement. Le prix est de 40\$. Aller sur le site sgce.qc.ca à la rubrique *BOUTIQUE* puis à la section *Nos Publications papier*. Commandez et payez par PayPal.

La SGCE est un organisme sans but lucratif fondée à Sherbrooke le 12 novembre 1968. Elle est membre de la Fédération Québécoise des Sociétés de Généalogie (FQSG). La société parraine "la Fondation des Amis de la Généalogie", un organisme de bienfaisance enregistré qui a été créé en 1980 afin de recueillir des fonds pour la réalisation des activités de la SGCE.

L'ENTRAIDE GÉNÉALOGIQUE

Éditeur : La Société de généalogie des Cantons-de-l'Est inc.

Collaborateurs : Paul Desfossés (3487), Denis Beaulieu (3513), Émile Audy (3602), Robert Boucher (4613), Gilles Samson (4206).

Conception graphique : Paul Desfossés (3487)

Page couverture : Atelier Michel Breton

Impression : SGCE

Tirage : 160 exemplaires (Disponible sur le site web de la SGCE.)

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives Canada, 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

ISSN 0226-6245

Page couverture : Église Saint-Louis-de-France, East-Angus

WebMaître : Paul Desfossés (3487)

Poste-publication : 40025075

COTISATION DES MEMBRES

Membre régulier*	50\$ et plus
Membre associé et étudiant**	25\$
Membre à vie (Estriens seulement)	600\$
Membre organisme***	30\$

*Diverses options sont disponibles. Pour connaître les détails, consultez notre site Web à "ADHÉSIONS", puis MEMBRES.

** Le membre associé doit résider à la même adresse que le membre principal et n'a pas accès à Généalogie Québec ni des bons pour MesAieux.com.

***Le membre Organisme a droit à la revue, à l'INFOLETTRE et a accès à la section du site web réservée aux membres.

LISTE DE NOS PUBLICATIONS

Commandes et frais postaux. Pour avoir la liste complète de nos publications ainsi que les prix, consultez le site Web à l'onglet BOUTIQUE via le sous-onglet CATALOGUE PUBLICATIONS. Les publications numériques se commandent via la BOUTIQUE et sont payables directement en ligne par PayPal ou MasterCard. Les commandes en version papier se font par téléphone ou par courriel et se paient par la poste avec un chèque adressé à la SGCE. Les prix en catalogue sont en dollars canadiens et des frais d'expédition et de manutention de 15% sont ajoutés.

DONS À LA FONDATION POUR LA SOCIÉTÉ

Tout don fait à la Fondation AG est éligible à un reçu pour fins d'impôt. <https://sgce.qc.ca/fondation-ag/>

COORDONNÉES

275 rue Dufferin, Sherbrooke, QC, J1H 4M5 Tél: 819 821-5414

Site Web: sgce.qc.ca Courriel: sgce@abacom.com

HORAIRE

Bibliothèque: Consulter le site Web de la SGCE.

Administration: Consulter le site Web de la SGCE.

L'Entraide généalogique

DANS CE NUMÉRO

MOT DU PRÉSIDENT	2
IN MEMORIAM ANDRÉ LAFONTAINE	3
FALCANIO TARDIF (CORRECTION)	4
DORIS LUSSIER	6
ROGER BOURGAULT	8
SAINT-LOUIS-DE-FRANCE	10
D'OÙ VIENNENT NOS LÉGENDES?	12
VIVRE EN NOUVELLE-FRANCE	18
ST-ÉTIENNE-DE-BOLTON	22
CORVETTE HMCS/NCSM SHERBROOKE	26
DONS ET ACQUISITIONS	29
LES TRUCS À PIERRE	30
FONDATION AG	35

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président:	Paul DESFOSSÉS	(3487)
Vice-président:	Denis BEAULIEU	(3513)
Secrétaire:	Noël G. RICHARD	(3814)
Trésorier:	Alain POMMINVILLE	(4511)
Administrateurs:		
	Émile AUDY	(3602)
	Denis DUPRÉ	(0175)
	Noël RICHARD	(3814)
	Gilles SAMSON	(4206)

RESPONSABLES DES COMITÉS

ADHÉSION	Paul DESFOSSÉS	(3487)
ADMINISTRATION	Lise ROY	(4349)
ASSISTANCE CHERCHEURS	Noël G. RICHARD	(2781)
BIBLIOTHÈQUE	Francine ÉMOND	(3834)
INFOLETTRE	Francine ÉMOND	(3834)
ENTENTES NÉGOCIÉES	Paul DESFOSSÉS	(3487)
ENTRETIEN INFORMATIQUE	Peter SMITH	(4667)
FINANCEMENT ET PUBLICITÉ	Gilles SAMSOM	(4206)
FONDATION AG	Gilles SAMSOM	(4206)
FORMATION	Michel BÉLIVEAU	(2781)
LA REVUE L'ENTRAIDE	Paul DESFOSSÉS	(3487)
PUBLICATIONS	Denis BEAULIEU	(3513)
SITE WEB	Paul DESFOSSÉS	(3487)
SERVICE DE RECHERCHE	Paul DESFOSSÉS	(3487)
SAISIE DE DONNÉES	Denis MORIN	(3996)

FONDATION DES AMIS DE LA GÉNÉALOGIE

Président	Gilles SAMSON	(4206)
Trésorière	Claire GAGNON	(4610)
Secrétaire	Manon GAGNÉ	(3054)
Représ. SGCE	Paul DESFOSSÉS	(3487)



OUI, ÇA S'EN VIENT...

Paul Desfossés (3487) desfossesp@videotron.ca

Chers membres

Je partage votre frustration durant cette longue et incertaine marche vers la fin de la pandémie. Je suis navré de ne pouvoir livrer tous les services usuels promis par notre Société. Croyant que cette aventure arrive à sa fin, j'apprends aujourd'hui que l'Estrie vire de nouveau au rouge. Rien d'encourageant pour nos généalogistes estriens.

Mais, en dépit de cet obstacle, depuis le début de ces dérangements, la plupart de nos bénévoles ont continué à faire leur travail à partir de chez eux. L'équipe de saisie s'est même agrandie d'une dizaine de nouveaux membres au point que nous devons relancer la numérisation de répertoires. L'équipe de la revue l'Entraide a poursuivi son travail avec un peu plus de discrétion. Les dates de parution de l'année courante ont subi des variations mais la publication a continué. L'entretien du site Web s'est poursuivi sans trop de heurt. L'équipe de production des volumes VISAGES ESTRIENS Hommage à nos militaires vol. 3 a même grandi en nombre et n'a cessé de progresser. Les choses vont tellement bien qu'on nous promet un quatrième volume. Le projet de photographie des pierres tombales des cimetières de l'Estrie continue à travers l'indexation des photos prises l'automne dernier. Mentionnons également les équipes de la Fondation qui en ont profité pour lancer une campagne de sollicitation. La nouvelle équipe au conseil n'a pas perdu son temps non plus. Elle est à élaborer un plan d'action pour son nouveau mandat.

J'aimerais profiter de cette occasion pour féliciter tous nos bénévoles pour le travail qu'ils produisent la plupart du temps dans l'ombre. J'ai bien hâte de leur préparer une belle soirée pour leur démontrer notre appréciation.

Par ailleurs, nos locaux subiront d'importants changements au cours des prochaines semaines. Nos propriétaires, la Ville de Sherbrooke entreprennent le changement complet du système de chauffage, de climatisation et de ventilation de notre étage. Ce changement nous était promis depuis plusieurs

années. Enfin, le confort sera grandement amélioré pour nos visiteurs surtout en période de chaleur. Étant donné la fermeture presque constante des locaux, ces travaux ne dérangeront guère les activités du centre de recherche. Nous avons profité de ce branle-bas pour faire le ménage de nos inventaires et de nos archives.

Autre grand changement prévu dans les prochains mois. Le conseil a autorisé la mise à neuf de tout le parc informatique de la Société. Cet investissement majeur démontre la santé financière de notre Société. Des efforts de financement combinés à une gestion plus saine des dernières années auront permis de réaliser ce beau projet.

Dernièrement, Monsieur Bertrand Lapointe a quitté son poste de responsable de la bibliothèque et de l'informatique. Sa vaste compétence et sa grande disponibilité manqueront à tous nos membres. Le Conseil le remercie profondément pour tous ces services durant de nombreuses années. Nous lui souhaitons la meilleure des chances dans la poursuite de ses nouveaux horizons avec le groupe CIGIT-ESTRIE.

J'aimerais aussi vous inviter à visiter le site Web d'un de nos précieux collaborateurs MESAÏEUX.COM. Ces derniers ont complètement refait leur présentation. Plusieurs nouveaux services ont été ajoutés.

Comme vous le lirez plus loin dans la revue, la Société vient de perdre un imminent membre et un grand bénévole. En effet, Monsieur André Lafontaine, membre numéro 702, est décédé à Sherbrooke, à l'âge de 89 ans. Sincères condoléances à tous les membres de sa famille.

Sur ce, je vous souhaite patience et résilience et au plaisir de pouvoir enfin se serrer la pince dans les meilleurs délais.

Paul Desfossés

Président



ANDRÉ LAFONTAINE (1932-2021)

Recherche : Paul Desfossés (3487) desfossesp@videotron.ca

Le 10 avril dernier, nous apprenions qu'un de nos plus anciens membres Monsieur André Lafontaine membre 702 de la société est décédé. André a été un généalogiste actif jusqu'à la fin de sa vie. En effet, à 89 ans, le jour précédant son décès, André travaillait à peaufiner un livre qu'il désirait absolument publier avant qu'il n'ait plus la capacité.

Personnellement, je n'ai pas connu André mais j'ai souvent entendu parler de tous les travaux qu'il a publiés. Les plus vieux membres se souviennent de ses nombreuses années de bénévolat.

Voici quelques témoignages de membres qui l'ont connu :

« J'ai eu l'occasion de côtoyer André durant les nombreuses années qu'il a été membre de la Société.

Je dirais que c'était un amoureux de la généalogie, mais aussi et surtout de l'histoire qu'on pouvait en tirer dans les multiples documents et bases de données. Il était quelqu'un de très méticuleux et rigoureux dans ses recherches. C'était sa passion et il prenait cela très au sérieux. Il ne publiait rien qui ne soit d'abord vérifié avec preuves à l'appui. Il travaillait dans l'ombre, mais c'était un grand généalogiste qui était toujours prêt à nous partager ses trucs et son immense savoir. » Réjean Roy (0554).

« C'est un grand. Une très grosse pointure qui nous quitte. Je ne le connaissais pas beaucoup. Pas assez pour connaître vraiment quelqu'un, mais assez pour voir l'opiniâtreté d'un chercheur obstiné. Désemparé devant les outils modernes, pas d'ordinateurs, pas d'Internet, juste un crayon, du papier et un dactylo et le résultat est bien rendu à la fin d'une vie. Quel travail accompli. »

« Combien de générations l'ont vu faire des recherches dans les bouquins de la Société. Depuis plusieurs années, il se passionnait dans la recherche sur les notaires de la Nouvelle-France. Je le compte

pour un des spécialistes en la matière ». Bertrand Lapointe (3985).

« André était un généalogiste de haut calibre qui a toujours fait preuve de grand dévouement et qui n'a jamais hésité à partager ses vastes connaissances en généalogie. Tous ceux et celles qui l'ont côtoyé peuvent en témoigner fort éloquemment. Il a produit au cours de sa longue carrière, de nombreux ouvrages et également plusieurs livres. Bien sûr, son épouse l'a appuyé en dactylographiant patiemment ses écrits, avant l'arrivée de l'internet ». Émile Audy (3602)
Voici une liste partielle des plus de 25 publications auxquelles André a participé au cours des nombreuses années consacrées à la Société. Notez que parmi ces œuvres, il a été honoré du Prix Raymond-Lambert.

- Recensements annotés de la ville de Québec 1716 et 1744.
- Recensements annotés de la Nouvelle-France 1666 et 1667.
- Recensement annoté de la Nouvelle-France – 1681
- Le Baillage de Notre-Dame-des-Anges Vol 1 [Prix Raymond-Lambert 1989](#)
- Le Baillage de Notre-Dame-des-Anges Vol 2 [Prix Raymond-Lambert 1992](#)
- La Famille Adam [Prix Raymond-Lambert 1991](#)
- La Famille Beloin [Prix Raymond-Lambert 1991](#)
- La famille Choquette
- La famille Duranleau (Desranleau)
- La famille de Lafontaine Tome 1
- La famille de Lafontaine Tome 2
- La famille Fauteux
- La famille Grégoire
- La famille Prince (Le Prince)
- Cent ans de fierté 100 Ferme-Neuve 1901-2001
- Les baillages de Beupré et de l'Île-d'Orléans
- Journal annoté des Jésuites 1645-1668

Le conseil d'administration de la Société de généalogie des Cantons-de-l'Est au nom de tous ses membres, offre ses plus sincères condoléances à tous les membres de la famille d'André.

Paul Desfossés

Président



FALCONIO TARDIF (1921 -2011)

Recherche : Jean-Marie Dubois (1996) jean-marie.dubois@USherbrooke.ca (0475)

Falconio Tardif est né à Weedon-Centre, le 1^{er} novembre 1921. Il est le neuvième des 15 enfants de Laura Gosselin (1892-1933) et d'Edgar Tardif (1890-1982), télégraphiste pour le *Quebec Central*. Ceux-ci s'étaient épousés en l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire, à Lévis, le 25 janvier 1909. Edgar est un vétéran de la Première Guerre mondiale et un des frères de Falconio, Jean-Réal, sera un vétéran de la Deuxième Guerre mondiale outre-mer. Falconio fait huit années d'études à Weedon-Centre : ses études primaires et, en 1939, des cours en agriculture.

Le 17 juillet 1941, Falconio Tardif se porte volontaire et s'inscrit comme soldat au District militaire n° 4, à Montréal-Sud (devenu Longueuil). Il est versé aux *Fusiliers Mont-Royal*. Il commence son entraînement au Centre d'instruction n° 43 (Lord Sherbrooke), sur le chemin Drummond (rue Galt Ouest) à Sherbrooke, puis au Centre d'instruction n° 12 de Farnham. En janvier 1942, il est versé à l'*Unité de transit de l'Infanterie canadienne* qui s'embarque à Halifax et arrive en Angleterre le 9 mars. Il y retrouve son régiment. Il est promu caporal-suppléant en août, caporal en décembre, sergent-suppléant en juin 1943 et sergent en juillet. En décembre, il reçoit la *Médaille canadienne du volontaire* (CVSM) avec agrafe (outre-mer). À la suite du débarquement de Normandie du 6 juin 1944, son régiment vient en renfort en France dès le 6 juillet. Le sergent Tardif commande un peloton d'une trentaine de soldats affectés aux mortiers pour pilonner les défenses allemandes et ainsi permettre à l'infanterie d'avancer. Son unité avance vers l'intérieur des terres et rencontre de vives résistances à Caën en juillet et à Falaise en août, car l'artillerie allemande la pilonne jour et nuit, ne lui accordant aucun répit. Elle continue vers la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, jusqu'à la victoire finale du 7 mai 1945. Le sergent Tardif se joint aux troupes d'occupation alliées et il est rattaché au *Régiment de la Chaudière*. Il demeure sur le continent jusqu'à son rapatriement en Angleterre en avril 1946. Il revient au pays et, le 19 juin 1946, il est démobilisé à Montréal-Sud. En reconnaissance de son service durant la guerre, il reçoit l'*Étoile de 1939-1945*, l'*Étoile France-Allemagne*, la *Médaille de la Défense* (DM), la *Médaille de guerre 1939-*

1945 et l'*Insigne du service général* (WSB). Pendant la Guerre froide, de 1952 à 1955, il se joint comme troupier de 1^{re} classe au 7th/11th Hussars. Il y est instructeur de *Small Arms* à temps partiel à East Angus. Le 24 avril 1993 à la base militaire de Saint-Hubert, Falconio Tardif reçoit en même temps que son frère Jean-Réal la *Croix du combattant de l'Europe*. Toujours avec son frère, il participe en juin 2004, en Normandie, à la commémoration du 60^e anniversaire du débarquement. Son nom est inscrit sur le cénotaphe de Weedon, dont il est un des artisans.

Falconio Tardif épouse Cécile Picard en l'église de Saint-Janvier, à Weedon, le 19 août 1950. Le couple accueille un adolescent orphelin hongrois handicapé, Stephan Ughelgi (1943-2008). À cette époque, Falconio est propriétaire d'un restaurant puis d'un garage automobile. En 1950, le couple ouvre aussi un premier studio de photographie, *Photo Cécile*. Par la suite ils ouvrent des succursales à Sherbrooke, East Angus et Disraeli. En 1970, Falconio devient directeur général du *Foyer l'Oasis*, à Weedon. Il est aussi président du comité régional d'admission des centres d'accueil de la région n° 5. Il est aussi membre fondateur du Club Lions de Weedon. Il est membre du CA du conseil régional de la santé et des services sociaux des Cantons de l'Est (C.R.S.S.S.), de la commission des immobilisations du C.R.S.S.S. et de la commission des Services de première ligne du C.R.S.S.S. Finalement, il est membre de la Chambre de commerce de Weedon et il en est, tour à tour, président du comité sportif, directeur puis président. Durant la période de 1973-1977, alors qu'il est maire de Weedon-Centre, Falconio travaille avec acharnement à l'implantation du C.L.S.C. dans sa municipalité. Il devient le président fondateur du C.L.S.C. Fleur de Lys de Weedon. Il décède à Sherbrooke, le 12 février 2011 et il est inhumé dans le cimetière de Weedon.

Rédaction : Nicole Fontaine, Jean-Marie Dubois et
Thérèse Lavertu

Photo : courtoisie de Sébastien Tardif, Saint-Basile-le-Grand

Cet article publié dans l'édition Printemps 2021 a été corrigé suite à une erreur détectée après la parution.

MESAIEUX.COM, UN VALEUREUX PARTENAIRE CHANGE SON LOOK

CONSULTEZ LEUR SITE ET REMARQUEZ SES NOUVEAUX SERVICES

MES AIEUX.COM
UN GÉNÉALOGUE SIMPLIFIÉ

Arbre généalogique Recherche Services À propos

1 888-868-0005 | Commentaires | FAQ/Aide | English

Connexion S'inscrire

LA GÉNÉALOGIE FACILE, RAPIDE ET FIABLE!

Comme 1 million de membres
Trouvez vos ancêtres en quelques clics

Inscrivez-vous gratuitement!



NOS PARTENAIRES:



BAnO



RECOMMANDÉ PAR:



CRÉEZ VOTRE ARBRE GÉNÉALOGIQUE

- Fournissez vos informations
- On ajoute vos ancêtres
- Nos experts vous aident
- Imprimez le tout en beauté
- Partagez avec qui vous voulez

Commencer mon arbre

Gratuit et confidentiel

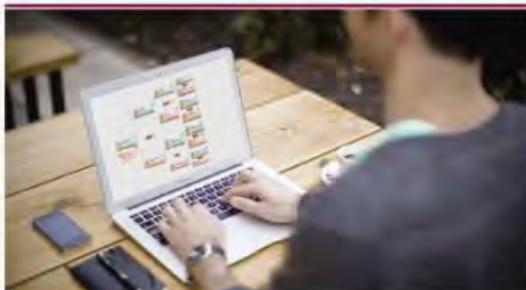


500 ANS D'HISTOIRE

- Remontez à votre 1^{er} ancêtre en quelques secondes
- Histoire de vos ancêtres (ex. Filles du Roi)
- Votre parenté avec des célébrités
- Demandez des images d'actes
- Québec, certaines provinces et états américains

Rechercher un ancêtre

NOS SERVICES DE GÉNÉALOGIE



Services gratuits

Arbre généalogique

Construisez votre arbre avec vos informations. Mettez-y photos et commentaires. Imprimez-le chez vous.

Recherches

Cherchez des personnes dans notre banque de données. Obtenez des informations sur elles.

En savoir plus ▶



DORIS LUSSIER, UN CITOYEN DE FONTAINEBLEAU

Recherche: Denis Beaulieu (3513) pdg,beaulieu@videotron.ca

Doris Lussier est né à Fontainebleau le 15 juillet 1918. Il était le fils de Donat Lussier et de Marie-Rose-Délina Picard. Son père est décédé le 19 février 1922 à l'âge de 26 ans. Il était né le 11 octobre 1896 à Weedon. Alors orphelin de père, Doris trouva le moyen de s'instruire et de se cultiver.



Le 22 août 1944 à l'église de Saint-François d'Assise, à Québec, il épousa Alice Gagnon, fille d'Adolphe Gagnon et de Maelida Morin. Le couple a eu deux enfants dont l'un est décédé en bas âge.

Diplômé de science politique, il a enseigné à l'Université Laval de 1946 à 1954. De plus, il fut le secrétaire du père Georges Henri Lévesque, le fondateur de la faculté des Sciences sociales.

En 1954, délaissant l'enseignement, Doris Lussier devint très populaire suite à la création de son personnage du *Père Gédéon*. Sa popularité était telle qu'on lui confia, de 1956 à 1959, l'animation du jeu-questionnaire *Point d'interrogation*. Cette émission était diffusée tout juste avant *La famille Plouffe*.

Plus tard, le romancier Roger Lemelin, se servant du personnage du *Père Gédéon*, écrivit la série *Le petit monde du Père Gédéon*. En 1962 et 1963, Télé-Métropole, aujourd'hui

TVA, télédiffusa cette émission. Par la suite, en 1964-1965, Doris Lussier anima le célèbre jeu *La poule aux œufs d'or*. L'année suivante, toujours à Télé-Métropole, il participa au magazine féminin *Bon après-midi*, en menant le jeu-questionnaire.

En 1970, Doris Lussier qui s'était toujours beaucoup intéressé à la politique, décida de se présenter candidat pour le Parti Québécois dans le comté de Matapédia. Même s'il ne remporta pas la victoire, cela ne l'empêcha pas de continuer à appuyer la cause de l'indépendance et de la souveraineté du Québec.

En 1971, dans son personnage du *Père Gédéon*, on le retrouva dans l'émission du *Ranch à Willie*, laquelle était diffusée à Télé-Métropole. Plus tard, à la même antenne, il animera l'émission *On est comme on est*.

Peu à peu, il délaissa la scène et la télévision, consacrant son temps à la réflexion personnelle et à la rédaction d'articles et de livres dont celui qui restera sans doute un classique, *Viens faire l'humour*.

Doris Lussier décéda le 28 octobre 1993 à Montréal, à l'âge de 75 ans, emporté par un cancer généralisé. Sa dépouille fut inhumée au cimetière de Fontainebleau et sur sa pierre tombale on y peut lire : *Je suis allé voir si mon âme est immortelle*.

Photo :

www.chezlu.com/hommage/Doris%20Lussier/dorislussier.jpg

DORIS LUSSIER

LIGNÉE PATERNELLE

PIERRE L' HUISSIER
Syphorinne Tallon
1^{er} janvier 1625, Paris, France

JACQUES LUSSIER
Marguerite Darmine
25 juillet 1646, Paris, France

JACQUES LUSSIER/ LUSSIER
Catherine Clérice
12 octobre 1671, Notre-Dame, Québec

CHRISTOPHE LUSSIER
Catherine Gauthier
12 novembre 1696, Varennes

CHRISTOPHE LUSSIER
Elisabeth Guyon dit Lemoine
8 janvier 1731, Verchères

JEAN-BAPTISTE LUSSIER
Marie-Catherine Fontaine
11 février 1771, Saint-Michel, Yamaska

CHRISTOPHE LUSSIER
Marie-Monique Dolbec
9 octobre 1797, Saint-Hyacinthe

JOSEPH LUSSIER
Marguerite Marotte dit Labonté
5 février 1821, Saint-Hyacinthe

ANTOINE LUSSIER
Louise Vertefeuille
9 janvier 1854, Sainte-Rosalie

PROSPER LUSSIER
Marie Galipeau
29 septembre 1891, Weedon

DONAT LUSSIER
Marie-Rose-Délina Picard
7 mai 1917, Fontainebleau

LIGNÉE MATERNELLE

ANTOINE DESTROISMAISONS
Jeanne Lachere
Vers 1592, Bazinghen, France

ADRIEN DESTROISMAISONS
Antoinette Leroux
Vers 1630, Montreuil, Pas-de-Calais, France

PHILIPPE DESTROISMAISONS DIT PICARD
Martine Cronier (fille du Roy)
18 novembre 1669, Château-Richer

VINCENT GUILLOT DIT DIOTTE
Suzanne Rodrigue
26 octobre 1699, Notre-Dame Québec

RENÉ DESTROISMAISONS DIT PICARD
Madeleine Pelletier
30 octobre 1710, Saint-Pierre, Île-d'Orléans

RENÉ DESTROISMAISONS DIT PICARD
Françoise Morin dit Boucher
10 juillet 1734, Saint-Pierre, Île-d'Orléans

NOËL DESTROISMAISONS DIT PICARD
Marthe Caron
14 octobre 1788, Saint-Roch-des-Aulnaies

PRUDENT DESTROISMAISONS DIT PICARD
Françoise Blais
8 février 1825, Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud

HUBERT DESTROISMAISONS DIT PICARD
Geneviève Gendron
6 février 1860, Acton Vale

JOSEPH PICARD
Délia Gagnon
8 janvier 1894, Stratford

MARIE-ROSE-DÉLIMA PICARD
Donat Lussier
7 mai 1917, Fontainebleau

DORIS LUSSIER

Recherche : Denis Beaulieu, Société de généalogie des Cantons-de-l'Est



Capitaine Roger Bourgault (1912-1989)

Deuxième Guerre mondiale outre-mer. Fusiliers de Sherbrooke

Recherche : Nicole Fontaine (0675) et
Jean-Marie Dubois Marie.Dubois@USherbrooke.ca

Roger Bourgault est né à Weedon-Centre, le 10 octobre 1912. Il est le septième des huit enfants de Régina Tanguay (1874-1965) et de Joseph-Louis Bourgault (1874-1942), tailleur et marchand. Le couple s'était épousé en l'église de Saint-Janvier, à Weedon-Centre, le 24 janvier 1900. Roger commence son cours commercial à Sherbrooke et le complète à Arthabaska. Il aurait ensuite fait quatre ans de cours classique. De 1931 à 1933, il est teneur de livres pour le Gouvernement du Québec (construction de routes). De 1933 à 1940, il est inspecteur-radio pour le Gouvernement du Canada (transport et commerce), et ce, à Sherbrooke au moins depuis environ 1937. En 1940-1941, il est gérant du département des radios pour le marchand de meubles *Lévesque Ltée*, sur la rue Wellington Sud à Sherbrooke.

Roger Bourgault s'enrôle comme soldat chez les *Fusiliers de Sherbrooke* en octobre 1939. Il fait ensuite partie du *Corps-école des officiers canadiens* et il est promu second lieutenant en mars 1940. Toujours au sein des *Fusiliers de Sherbrooke*, le 7 octobre 1941 au District militaire n° 4 de Montréal, il signe pour faire partie de l'Armée active et commence son entraînement au camp de Brockville, en Ontario. En février 1942, il est transféré au camp d'entraînement d'infanterie de Farnham et y est promu lieutenant d'infanterie en mars, puis transféré au camp d'entraînement de Joliette. En mai, il est versé au *Sherbrooke Fusilier Regiment* et transféré à Sherbrooke. En octobre, il est transféré à la base de Debert, en Nouvelle-Écosse, où il suit une formation de chauffeur de véhicules. En décembre, il est transféré au Corps expéditionnaire canadien à Halifax. Il s'y embarque et arrive en Angleterre le 7 janvier 1943. Il est alors affecté au *Royal 22^e Régiment*. Le 19 mai, il retrouve les *Fusiliers de Sherbrooke* à la base de Debert. En juin, il est transféré au quartier-général du Commandement du Pacifique et arrive à Vancouver le 22 juillet. Il est affecté au District militaire n° 11 pour la défense du territoire canadien. Il est promu capitaine le 9 septembre 1943. En février et mars 1944, il suit des cours de l'École d'administration de

l'Armée canadienne. Le 15 mai, il est de retour au District militaire n° 4 à Montréal. Après un séjour de plus de deux semaines à l'hôpital militaire de Sainte-Anne-de-Bellevue pour une otite bilatérale, il est versé à l'Armée de réserve le 15 novembre 1944 parce que physiquement inapte d'après les normes médicales en vigueur. Pour ses bons et loyaux services il reçoit l'*Étoile de 1939-1945*, l'*Insigne du service général* (GSC) et la *Médaille canadienne du service volontaire* (CVSM) avec agrafe (outre-mer). Après la guerre, Roger Bourgault revient s'établir à Sherbrooke. Il est restaurateur et demeure à l'hôtel *LaSalle*. Il épouse Marcelle Blouin (1920-2016) en l'église de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, à Sherbrooke, le 14 décembre 1945. Le couple a trois fils : André, Michel et Pierre. Le couple s'établit alors à Weedon-Centre, mais il vient s'établir à Sherbrooke vers 1953. Roger Bourgault est propriétaire de l'hôtel *Lasalle* de Weedon de 1944 à 1953. L'établissement de 30 chambres est détruit par le feu en 2016. À cette époque, il s'implique beaucoup à la Chambre de commerce de Weedon ainsi que dans les loisirs et les sports. Il fait même construire une salle de patins à roulettes qui est très appréciée des jeunes. D'au moins 1956 à au moins 1975, il semble avoir été propriétaire de *Simplex Phonographs inc.* sur la rue King Ouest puis sur la rue Wellington Sud à partir de 1959. Cette entreprise, qui a ouvert une succursale à Victoriaville, existe à Sherbrooke d'environ 1951 à 2002. Aussi, en 1957, Roger Bourgault rachète l'hôtel *New Wellington* de son beau-père, l'homme d'affaires Eddy Blouin. Il en est propriétaire jusqu'en 1982. Il modernise l'établissement et l'agrandit à 83 chambres. Son club Flamingo avec son cocktail lounge *Le coude* à cause de son long bar en fer à cheval, sont très renommés. L'hôtel est fermé en 1986, réouvert quelques années et démoli en 2020 avec d'autres bâtiments adjacents, pour faire place à un projet de revitalisation de la rue Wellington Sud. Roger Bourgault décède à Sherbrooke, le 18 avril 1989. Il est inhumé avec son épouse dans le cimetière Les Jardins du Souvenir de l'Estrie, à Sherbrooke.

ROGER BOURGAULT

LIGNÉE PATERNELLE

MARC BOUGAUD
Françoise Rourdin
Bretagne, France

JEAN-BAPTISTE BOUGAULT
Françoise Thérèse Biguet ou Behier
26 janvier 1719, Saint-Malo, France

JEAN-BAPTISTE BOUGAULT
Madeleine Vermet
14 novembre 1763, Berthier-sur-Mer

PIERRE BOURGAULT
Madeleine Boucher
21 avril 1795, Berthier-sur-Mer

JOSEPH BOURGAULT
Angélique Laberge
5 mars 1821, Saint-Hyacinthe

JOSEPH BOURGAULT
Angèle Cloutier
25 février 1862, Saint-Hyacinthe

JEAN-LOUIS BOURGAULT
Régina Tanguay
24 janvier 1900, Weedon

ROGER BOURGAULT
Marcelle Blouin
14 décembre 1945, Sherbrooke

LIGNÉE MATERNELLE

YVON TANGUAY
Marguerite Accral
Finistère, France

JEAN TANGUAY DIT LA NAVETTE
Marie Brochu
6 février 1692, Saint-Jean, Île-d'Orléans

JEAN-BAPTISTE TANGUAY
Françoise Blais
25 octobre 1722, Ct. C. Michon

JEAN-BAPTISTE TANGUAY
Angélique Montmigny
28 avril 1749, Saint-Michel-de-Bellechasse

FRANÇOIS TANGUAY
Catherine Raynaud dit Blanchard
21 septembre 1778, Saint-Charles-sur-Richelieu

MICHEL TANGUAY
Marie Louise Létourneau
3 février 1806, Verchères

MICHEL TANGUAY
Marie-Rosalie Langelier
21 septembre 1830, Saint-Hyacinthe

CHARLES TANGUAY
Marie-Louise Dalpé
24 janvier 1859, Varennes

RÉGINA TANGUAY
Jean-Louis Bourgault
24 janvier 1900, Weedon

MARCELLE BLOUIN
Roger Bourgault
14 décembre 1945, Sherbrooke

ROGER BOURGAULT

Recherche : Nicole Fontaine. Société d'histoire de Weedon



PAROISSE SAINT-LOUIS-DE-FRANCE. EAST-ANGUS

Recherche : Nicole Fontaine (0675) nfontaine2007@hotmail.com

L'église de Saint-Louis-de-France est construite à Westbury, qui prendra plus tard le nom d'East Angus.

À cause de l'ouverture d'un moulin de fabrication de pulpe (pulperie) en 1882 par William Angus, il y a plus de population francophone. La première messe dite par le vicaire de Weedon M. l'abbé Daniel-Philip McMenamin se déroule le 28 janvier 1884 dans la résidence de Joseph Binette.



Cette même année Mgr Antoine Racine fait d'East Angus une mission sous la

protection de St-Louis IX, roi de France et une petite chapelle, 40 pieds sur 30 pieds avec un chœur de 15 pieds sur 15 pieds est construite. Elle est bénite à l'automne 1884 par le curé de Weedon, M. Brassard. Les registres sont ouverts le 6 janvier 1888. L'érection canonique de la paroisse survient le 15 février 1890, sous le nom de Saint-Louis-de-Westbury et son territoire comprend le canton de Westbury et une partie des cantons de Stoke, de Dudswell, et de Bury.



Une seconde église est érigée selon les plans de l'architecte sherbrookoise Jean-Baptiste Verret en

1894. Le nouvel édifice, inauguré en 1895, mesure 142 pieds de long sur 52 pieds de large avec une sacristie de 30 pieds sur 38.

Le presbytère actuel est quant à lui construit en 1907 d'après les plans des architectes Wilfrid J. Grégoire et Louis-Napoléon Audet. Au début du XXe siècle, la croissance de l'industrie papetière à East Angus et l'augmentation significative de la population incitent la paroisse à envisager la construction d'une église plus spacieuse. En 1919, le conseil de fabrique vote en faveur de cette idée et nourrit l'ambitieux projet de recourir aux services de Louis-Napoléon Audet, natif de Lambton, un architecte spécialiste en architecture religieuse, qui vient de terminer l'archevêché de Sherbrooke.

Cette église sera construite sur le site de la deuxième église. Cette dernière est déménagée sur la rue St-Jacques et deviendra salle paroissiale et plus tard une manufacture. Le clocher fut démantelé et les cloches réutilisées dans l'église actuelle. Les plans de l'actuelle église actuelle sont déposés le 19 mars 1920. L'architecte Louis-Napoléon Audet propose la construction d'une église de style néogothique, s'inspirant des principes de l'École des Beaux-Arts de Paris. Le début de la construction a lieu le 8 mai 1921, et la bénédiction de l'église, le 2 juillet 1924. Joseph Gosselin, un citoyen de Lévis, en est l'entrepreneur général. Il aura recours à la firme R. Gustavo Co. de Boston pour les voûtes en tuiles. L'orgue Casavant fut acheté en 1927. La soufflerie est actionnée par un mécanisme électrique. Les statues à l'intérieur de l'église proviennent de la maison Doprato de New York. Les vitraux sont particulièrement intéressants. Ceux qui ornent le chœur proviennent de la maison Doprato de New York et les autres sont l'œuvre de la maison J.P. O'Shea de Montréal. Le peintre montréalais Georges Delfosse est retenu pour la réalisation du chemin de croix.

Un haut clocher avec flèche effilée domine le faite de la toiture en façade et est pourvu d'un carillon de 4 cloches fabriqué à la Fonderie Les Fils de Georges Paccard, d'Annecy-le-Vieux, en Haute-Savoie (France).

À l'angle du chœur et du croisillon droit du transept s'élève une sacristie en pierre. L'église se situe sur une dénivellation d'un terrain gazonné, au cœur de la ville d'East Angus au 166 rue Saint-Jean.



Cinq curés de la paroisse sont inhumés dans la crypte funéraire.

En 1958, vue la population grandissante sur la rive sud, il y a fondation d'une nouvelle paroisse, et érection de l'église Notre-Dame de la Garde. Cette paroisse est fermée et l'église est vendue et démolie en 2015.

En 1961, l'église de Saint-Louis-de-Westbury change de vocable pour Saint-Louis-de-France.

Le 2 décembre 1963, un incendie endommage une partie du chœur et de la sacristie. Les paroissiens retrouveront leur église le 14 juin 1964. La réfection de la façade fait disparaître les clochetons d'origine.

Dans les années 1980, il y eut des travaux importants pour simplifier l'ornement. Depuis 2007, d'importants travaux ont été effectués : le toit de cuivre a été remplacé ainsi que des travaux au clocher et sur l'ensemble de la flèche. En 2019, des travaux visent à restaurer les joints de pierre, les contreforts et les rosaces. La phase finale des travaux consiste à refaire la façade et les fenêtres.

L'église et son presbytère sont classés en tant qu'immeubles patrimoniaux le 7 mai 2001 par le ministère de la Culture du Québec en vertu de la loi sur les biens culturels.

Depuis 2014, quatre anciennes fabriques sont abolies : Saint-Louis-de-France d'East Angus, Saint-

Adolphe de Dudswell, Saint-Clément de Bishopton et Saint-Raphaël de Bury et une nouvelle fabrique est créée portant le nom de Saint-François-de-Laval.

Photo1 – Chapelle ou première église construite en 1884. Photo: Fondation du patrimoine religieux du Québec-2003

Photo2 – Deuxième église construite en 1894. Photo: Fondation du patrimoine religieux du Québec-2003

Photo3 – Église actuelle juste après sa construction et presbytère. Photo: Fondation du patrimoine religieux du Québec-2003. Mes sources de recherche :

Une église entre lacs et montagnes, archidiocèse de Sherbrooke 1874-2010.

East Angus 1912-1987. Éditions Louis Bilodeau & fils Ltée.

Cantons de l'Est, l'église St-Louis-de-France, d'hier à demain, un héritage à conserver. Dépliant.

Église Saint-Louis-de-France, East Angus, QC. <https://www.musiqueorguequebec.ca/orgues/quebec/eangusslf.html>. Consulté le 8 mai 2021.

Unité pastorale Saint-François. <https://unitepastoralestfrancois.ca/paroisse/st-louis-de-france-east-angus/>. Consulté le 8 mai 2021.

East Angus (Saint-Louis-de-France). https://originis.ca/paroisses/p_alpha/p_e/paroisse_ea_st_angus_saint_louis_de_france/. Consulté le 8 mai 2021,

Répertoire du patrimoine culturel québécois. Église de Saint-Louis-de-France. https://originis.ca/paroisses/p_alpha/p_e/paroisse_ea_st_angus_saint_louis_de_france/. Consulté le 8 mai 2021.

Répertoire du patrimoine culturel québécois. Presbytère de Saint-Louis-de-France. <https://patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/>. Consulté le 8 mai 2021.



D'OÙ VIENNENT NOS LÉGENDES?

Recherche: Denis Beaulieu (3513) pdg.beaulieu@videotron.ca



Cet article sur l'origine de nos légendes constitue l'avant-propos de mon livre intitulé : *Légendes estriennes*, dans lequel j'ai pu rassembler 82 légendes liées à notre tradition orale régionale.

Conte, mythe ou légende ?

Chacun de ces styles littéraires possède certaines caractéristiques qui lui sont propres. Ainsi, le dictionnaire LAROUSSE¹, définit le **conte** comme « *un récit, en général assez court, de faits imaginaires; le **mythe** comme un récit mettant en scène des êtres surnaturels, des actions imaginaires, des fantômes collectifs* », etc. et la **légende** « *comme une représentation embellie de la vie, des exploits de quelqu'un et qui se conserve dans la mémoire collective, ou un récit à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou un bruit, une rumeur, nés d'une déformation et d'une amplification de faits réels par l'imagination* ».

De son côté, le site WIKIPÉDIA², spécifie que « *la légende diffère du mythe en ce qu'une légende tient de faits réels; une histoire est racontée puis est transmise par oral d'où les modifications. On peut la définir comme un récit qui mêle le vrai et le faux.*

Le récit fictif dans les légendes, mythes, contes et fables, est le plus souvent d'origine orale et fait appel au merveilleux. Une légende est fortement liée à un élément clé, ceci est précisé et se concentre sur un lieu, un objet, un personnage, une histoire, etc. Au fil du temps, la légende peut évoluer en mythe pour les sociétés futures, car elle perd en précision et gagne en fantaisie et en amplification et s'oriente vers du mystique ».

François RICARD, dans sa préface au livre *La chasse-galerie – Légendes canadiennes* d'Honoré Beaugrand, Éditions Fides, Montréal, 1973, écrit : « *Or chez les folkloristes, on appelle « légendes » les récits oraux qui se rapportent à un passé où l'on croyait aux jeteux de sorts, aux revenants, aux feux-follets [...], et qui prennent la plupart du temps la forme d'un souvenir personnel, ce qui leur donne une apparence de vérité. Autrement dit, le récit légendaire est un conte dont le merveilleux est localisé et le narrateur identifié au protagoniste ».*

L'Encyclopédie de L'AGORA, première encyclopédie conçue en fonction d'internet dès 1998, en ligne³ a expliqué que : « *Contrairement aux contes qui se déroulent dans le monde de l'imaginaire, les légendes ont un caractère vraisemblable et font le récit*

d'événements qui auraient pu avoir lieu. Les études sur ce sujet montrent que certains auditeurs ou lecteurs sont tentés d'y souscrire alors que d'autres se montrent sceptiques. Les légendes se trouvent à la limite entre les connaissances factuelles et les croyances, ou l'imaginaire. [...] La légende est racontée dans un style qui lui confère un caractère véridique: l'histoire est arrivée à une connaissance, elle s'est déroulée dans un lieu déterminé, etc. [...] Les légendes donnent un aperçu de la vision que les conteurs ont du monde. Les chimères comblent les lacunes existant dans le champ des connaissances d'un individu. D'un point de vue stylistique, les légendes ont une forme narrative objective, mais elles sont aussi l'expression des opinions et des valeurs propres au conteur. En outre, du fait que les légendes reflètent la personnalité des divers conteurs qui les transmettent, une même légende peut avoir donné lieu à plusieurs interprétations, et avoir donc acquis plusieurs significations ».

La frontière entre la légende et le conte, surtout le conte merveilleux, n'est pas précise. Luc LACOURCIÈRE, expert en traditions populaires, note dans son *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t.1, Montréal, Fides, 1978, que « la plupart des contes du XIX^e siècle sont des légendes et l'on peut dire sans se tromper que le XIX^e siècle nous a laissé beaucoup de légendes. Les premiers littérateurs canadiens se sont inspirés de la légende et ont rédigé des légendes qu'ils ont appelées des contes ».

En somme, on peut dire qu'une légende a, en quelque part, un fond de vérité, laquelle est exagérée, embellie et transformée par l'imagination du conteur.

D'où viennent nos légendes?

Dans une entrevue avec la journaliste de *La Presse*, Frédérique Sauvée, publiée le 29 décembre 2012, Serge GAUTHIER, président de la Société d'histoire de Charlevoix et auteur

du livre *Contes, Légendes et Récits de la région de Charlevoix*, disait que « les contes et les légendes du Québec viennent avant tout de nos racines françaises. Les contes, qui sont des histoires fictives, se sont propagés dans nos campagnes par la bouche à oreille. Les légendes, quant à elles, sont basées sur des faits réels et leur narrateur raconte de manière romancée un événement auquel il aurait assisté. Elles sont ensuite partagées et, le plus souvent, exagérées par les conteurs suivants. Le Québec, où la tradition orale a toujours été très présente, est une terre particulièrement fertile en légendes. Elles font partie de notre culture. Transmettre ces histoires traditionnelles permet de préserver notre culture populaire, mise à rude épreuve dans un pays majoritairement anglophone ».



À la question : quels sont les thèmes le plus souvent rencontrés? Serge GAUTHIER ajoutait : « Il y a bien sûr le diable, le plus souvent incarné par un étranger mystérieux qui transgresse les lois religieuses et morales.

La religion a une grande importance dans l'explication de faits irrationnels. Les hommes forts sont aussi de grandes figures héroïques dans le Québec agricole; ils courent plus vite que les chevaux, accomplissent des tâches en des temps record. C'est une grande source d'admiration pour les paysans. Les légendes amérindiennes ont eu elles aussi une grande influence sur les nôtres. Enfin, la topographie de lieux particuliers, situés aux abords d'un village ou d'un champ, attise l'imagination des gens ».

De son côté, Robert LALONDE, dans l'avant-propos de son livre *Contes de la Lièvre*, publié aux éditions L'Aurore, en 1974, vient préciser davantage l'origine de nos légendes :

« Je voudrais tracer ici un bref historique du conteur, de la tradition orale et de ses multiples



ramifications. Aux premiers temps de la colonie, la cognée s'abat sur les arbres; les hommes construisent des forts en bois rond et en pierre. Ces premiers chantiers, le long des cours d'eau, ont sans doute vu naître, tant à Québec qu'aux Trois-Rivières, tant à Ville-Marie qu'en Acadie, des veillées riches en contes et en récits d'aventure.

Et de saison en saison, les coureurs de bois vont et viennent, et animent, après leurs contacts avec les Amérindiens, ces soirées avec leurs histoires et leurs exploits. [...] Ils [Ces premiers coureurs de bois] nous ont laissé quelques témoignages, particulièrement sous forme de légendes et de chansons. Dans la correspondance des témoins de l'époque, on trouve aussi de nombreuses précisions sur leurs faits et gestes.

Vint ensuite la période des trappeurs : de 1650 à 1675, quelques hommes s'essayaient à la chasse au castor et au vison. Leurs tentatives et leurs efforts doivent s'appuyer sur les recommandations des Amérindiens qui, seuls, connaissent suffisamment ce genre de métier. Les légendes et coutumes amérindiennes auront sans doute, encore ici, une large influence sur les habitudes et le langage de ces trappeurs.

De 1675 à 1860, nous sommes en pleine apogée de la traite des fourrures et de ces voyageurs libres de toute dépendance. C'est la vie joyeuse en forêt, l'ère des libations à l'eau-de-vie, des longues soirées en palabres avec le calumet de paix. La langue de communication est celle des Amérindiens. Le négoce de la fourrure bat son plein avec différentes compagnies qui se disputent les territoires les plus fertiles. Inutile de souligner qu'ici encore les légendes ont libre cours et que l'Amérindien goûte particulièrement ces longues soirées de dialogues. Ces voyageurs à la parlure imagée s'appelaient les « engagés » : ils partaient ainsi, pour le compte des compagnies de fourrure (celles des Cent Associés, du Grand Nord, de la Baie d'Hudson, etc.), chez les Amérindiens pendant une période d'un an environ, selon leur contrat et l'endroit désigné.

La tradition orale suit son cours, se perpétuant ainsi jusqu'à la période des forestiers, de 1808 à 1908. Apparaissent, ici, le bûcheron, le cageux et le draveur. Ces types d'hommes œuvrent à la coupe de bois et se recrutent, surtout, parmi les descendants des coureurs de bois, ces semi-sédentaires et aventureux. Que ce soit le bûcheron qui coupe les billots, le cageux qui les fait passer d'un cours d'eau à l'autre sous forme de cages ou le draveur qui, piaule à la main, les pousse, tous travaillent le long des mêmes cours d'eau fréquentés par les coureurs de bois.

À ce moment, la tradition orale s'affermi, prend de l'ampleur, car les soirées d'hiver dans les chantiers sont longues et dures, et le conteur procure le seul divertissement. Les compagnies de bois n'hésitent pas à offrir à ce dernier un contrat permanent, tant son rôle devient important.

Où le conteur tire-t-il ces légendes dont le répertoire semble inépuisable? Une étude poussée nous permettrait de constater leur origine européenne et amérindienne et que le conteur s'est tout simplement servi de la tradition orale en vigueur à cette époque. Où il allait, ainsi les hommes allaient. Et nous le retrouvons aujourd'hui, avec ses mille et un souvenirs d'une époque pas si lointaine, retraits dans un village quelconque.

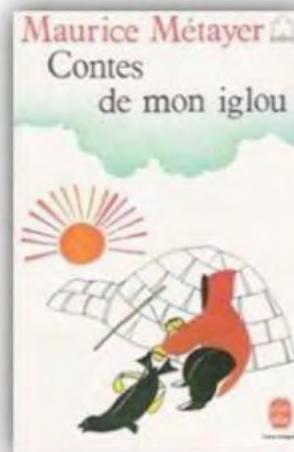
De nos jours, dans les chantiers modernes, des hommes témoignent encore de cette tradition orale toujours vivace. La plupart d'entre eux sont constructeurs de chantiers et de routes, camionneurs, pilotes de brousse, prospecteurs et, à l'occasion, trappeurs. On les retrouve sur les barrages, dans les mines, sur les ponts, dans un coin du pays qui se développe comme l'Abitibi, Elliot Lake, la Manicouagan et la Baie James. Pour la paye, ils deviennent gens d'errance, de mouvance; nomades sédentaires qui s'absentent au loin pour un temps indéterminé.

Tels furent ces hommes, tel fut le conteur; un pareil à eux-mêmes, un nomade qui les suivait partout, qui faisait de menus travaux autour du chantier et qui l'été, était engagé sur les bateaux des Grands-Lacs pour distraire les passagers ».

Dans l'introduction à son livre *Contes de mon iglou*, le Père Maurice MÉTAYER, o.m.i., missionnaire à Cambridge Bay, Territoires-du-Nord-Ouest, nous décrit, en 1972, de quelle manière la tradition orale se perpétuait chez les Inuits et comment les légendes étaient transmises :

« L'art de conter a dû suivre de très près l'évolution du langage. Dès que nos lointains ancêtres furent capables de comprendre qu'ils avaient un passé et qu'ils devaient le

transmettre à leurs enfants, mythes et légendes durent faire leur apparition, concrétisant pour les plus jeunes de la race les expériences physiques ou psychiques des anciens.



Avant que l'écriture ne fût inventée ce fut une transmission purement orale, accompagnée parfois sans doute de gestes rituels qui faisaient revivre symboliquement ce passé. Donner un nom à une chose ou un être, c'est en quelque sorte lui donner existence. Narrer un fait, c'est le faire revivre.

Les légendes de ce recueil ont été reçues de la bouche d'Inuit qui n'ont jamais su écrire. Leurs lèvres ont transmis ce qu'ils avaient entendu, compris et retenu sans l'aide de texte écrit.

Le plus souvent c'était le soir dans l'iglou, durant les longues veillées de l'hiver, que les vieux conteurs transmettaient aux plus jeunes les légendes du passé. La femme avait, de quelques tapes de sa baguette, éteint la plupart des mèches de la lampe de pierre; seules quelques flammèches dansaient encore, sorte de veilleuse. Sous cette clarté indécise la voûte et les murs de l'iglou devenaient des formes imprécises, disparaissaient dans l'espace et dans le temps, mettant chaque être en communion directe avec

l'immensité du pays arctique, le lointain de son passé, l'infini de ses océans, de ses terres, de ses montagnes, enveloppés de tempêtes aux forces brutales et mystérieuses et que l'imagination voyait peuplés d'êtres étranges.

Personne ne dormait encore dans l'iglou, mais chacun était à la porte du rêve. À la voix du conteur remontant le fil du temps, le moment présent s'évanouissait comme sous un coup de baguette magique. C'était le lointain passé des ancêtres qui était devenu le réel, et chacun revivait l'épopée des héros et leurs hauts faits. Chacun les comprenait, chacun y croyait, parce qu'ils étaient faits pour lui, à la mesure de ses peurs et de ses espoirs.

L'expert versé dans les sciences mythologiques fera l'analyse structurale du mythe pour en dégager le sens vrai. Mais déjà, au stade de la transmission originelle dans l'iglou, le jeune esquimau pouvait deviner intuitivement que sous le merveilleux récit il y avait une vérité de toujours, une réponse faite pour lui aux questions que les mystères de son univers à lui posaient à son esprit ».

Nos légendes estriennes

Dans le présent document intitulé *Légendes estriennes*, j'ai tenté de rassembler le plus grand nombre de légendes liées à notre tradition orale régionale.

Ainsi, à partir de 23 sources, aussi diverses les unes des autres : volumes, revues, articles de journaux, sites internet et communications personnelles d'informateurs, j'ai pu colliger un total de 82 légendes en provenance de l'Estrie. De ces 23 sources, les quatre premières nous fournissent, à elles seules, 61 légendes. Ces quatre principales sources sont :



- Le livre de madame Bertha WESTON PRICE : *Legends of Our Lakes and Rivers*, publié à Lennoxville en 1937, 59 pages. Dans

ce livre, madame Price qui est née à Newport (Estrie) et qui a vécu principalement à Sherbrooke, nous présente une vingtaine de textes descriptifs de nos lacs et rivières, auxquels elle rattache de vieilles légendes amérindiennes et anglophones, le tout dans un style très prosaïque. De tous ces récits, j'en ai conservé douze dont je vous présente la traduction que j'en ai faite.

- Le livre intitulé : *Légendes des Cantons de l'Est*, publié à Sherbrooke en 1977. Ce livre est le résultat d'une recherche qu'un groupe de onze jeunes de Sherbrooke a réalisé à l'intérieur d'un PROJET P.I.L. (Projet d'Initiatives Locales). Ce projet avait pour but de recueillir le plus grand nombre de nos contes et de nos légendes régionales. Je présente ici les quinze légendes que contient ce livre.
- Le livre intitulé : *Corpus de faits ethnographiques québécois – Estrie (Cantons de l'Est)*, publié par l'Université Laval en 1981, 322 pages. Au début des années 1980, sous la direction de Jean-Claude DUPONT, le Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT), de la Faculté des lettres de l'Université Laval, à Québec, a effectué une étude ethnographique de la région de l'Estrie. Cette recherche touchait l'art populaire, les chansons, les contes, les coutumes et croyances, les danses, les légendes, la

médecine populaire et la météorologie. Le compte-rendu de cette étude fut préparé par monsieur Yves LACASSE de l'Université Laval. Ce que nous retrouvons ici, ce sont les pages 245 à 291, soit la partie touchant spécifiquement les 31 légendes répertoriées dans notre région.

- Sur le site internet de la Société du patrimoine de Potton, nous retrouvons dans la bibliothèque virtuelle un livre écrit par Gérard LEDUC et Paul ROUILLARD : *Potton d'antan – Yesterdays of Potton - Les débuts d'un canton – The Beginnings of a Township*. Ce livre, publié en 1997, relate les principaux faits de l'histoire du canton de Potton et de la municipalité de Mansonville. À la fin du livre, Leduc et Rouillard ajoutent sept pages dans lesquelles nous retrouvons trois légendes qui concernent cette région. Ce sont ces trois légendes que je vous présente dans *Légendes estriennes*.

La présentation de toutes ces légendes respecte les sources auxquelles elles furent puisées.

Vous constaterez que les origines de nos légendes estriennes diffèrent quelque peu de celles du reste du Québec : elles sont d'abord amérindiennes, puis anglophones et finalement francophones. La région de l'Estrie ayant été une région de passage principalement pour les Abénaquis et les Iroquois, ceux-ci nous ont laissé plusieurs récits de leur tradition orale. D'abord colonisée par des immigrants anglais et américains qui, eux aussi, sont venus avec leur culture et leurs traditions, la région de l'Estrie a conservé l'origine anglaise de plusieurs de nos légendes. De plus, ce sont ces anglophones qui ont recueilli la majeure partie des légendes amérindiennes, qui les ont transcrites à leur manière et qui nous les ont transmises dans des écrits le plus souvent poétiques. Enfin, du fait que plusieurs de nos pionniers francophones soient venus de la région de la *Nouvelle-Beauce*, nous retrouvons

souvent des légendes qui révèlent leur caractère beauceron. À chaque époque de notre histoire, ces conteurs beucerons ont perpétué la tradition orale et nous ont transmis les légendes du temps.

Il est à remarquer que de ces 82 légendes, 46, soit 56%, nous ont été transmises de façon orale, soit par l'enquête du Projet P.I.L. et par l'étude ethnographique de l'Université Laval. Ainsi, les sujets traités dans ces légendes sont, en général, le diable, les lutins, les feux-follets, les revenants, les sorts, les loups-garous et la mort. Quant aux 36 autres légendes, nous pouvons dire qu'elles nous ont été transmises à l'intérieur de livres, de revues, de journaux et de sites internet. Celles-ci nous racontent généralement des faits, des événements, des personnages qui ont existé ou qui auraient pu exister. À la lecture de ces légendes, nous remarquons immédiatement les deux types de légendes : les légendes orales et les légendes écrites.

Finalement, la lecture de ces légendes vous ramènera à l'époque de vos grands-parents et arrière-grands-parents, elles vous expliqueront peut-être le pourquoi et le comment de certaines de nos croyances populaires et vous remémoreront certains événements qui se sont déroulés à une époque plus lointaine



Légendes & Mena'sen, la murale du 157, Bowen Nord, Sherbrooke.

Nos légendes sont une fenêtre sur notre passé régional.

1- [https:// www.larousse.fr/dictionnaires/francais/](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/)

2- [https:// fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9gende](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9gende)

3- <http://agora.qc.ca/dossiers/Legende>,



VIVRE EN NOUVELLE-FRANCE

'Colette Pomerleau (4121) (historienne) lcfillerp@outlook.com

Quelle aventure passionnante que celle du généalogiste qui, un beau jour, se lance dans la palpitante recherche de ses ancêtres. De branche en branche, il-elle, remonte son arbre généalogique jusqu'au sommet, c'est-à-dire là où se trouvent les hommes et les femmes qui sont à l'origine de ses lignées familiales. Cependant, dès que les noms des ancêtres, que leur date d'arrivée en Nouvelle-France, que la date et l'endroit de leur mariage sont connus du généalogiste que nous sommes, une foule de questions surgissent alors dans notre esprit. Qui étaient donc ces ancêtres courageux et quelles furent les motivations qui les poussèrent, il y a environ 400 ans, à quitter leur mère-patrie, la « douce France », pour venir s'établir dans un pays inconnu, sauvage et si lointain? On se demande également comment vécurent nos premières familles? Quelles étaient leurs conditions de vie au quotidien, leurs préoccupations, leurs tâches, etc.? Nous tenterons donc, dans cet article, de répondre à ces questions et de jeter, ainsi, un peu de lumière sur le vécu de ceux et de celles dont nous sommes les descendants. Afin d'alléger notre texte, nous ne citons pas les références bibliographiques aux informations transmises qui, cependant, se puisent facilement dans les nombreux ouvrages sur ce sujet.

C'est avec Samuel de Champlain, surnommé « le père de la Nouvelle-France », que débuta le peuplement du nouveau territoire français en Amérique. Cet homme qui fonda la ville de Québec en 1608, consacra toute sa vie à l'établissement d'une population permanente au Canada. Toutefois, malgré de nombreuses années d'effort, ce n'est qu'après sa mort, survenue en 1635, que son grand projet de colonisation prit réellement forme. En effet dès 1636, moyennant l'obtention de

très grandes seigneuries par l'entremise de la compagnie des Cent-Associés, des agents colonisateurs, tel Robert Giffard, chirurgien et premier seigneur de Beauport, ainsi que Pierre Legardeur, seigneur de Repentigny, s'engagèrent à transporter des colons au Canada et à favoriser leur établissement sur les rives du Saint-Laurent. Originaires des provinces françaises du Maine, de l'Anjou, du Poitou, de la Picardie, de la Bretagne, de la Normandie, de la Guyenne et de l'Île-de-France, plusieurs jeunes hommes courageux et de conditions modestes, ainsi que quelques petites familles, répondirent à l'appel des recruteurs et s'embarquèrent, pleins d'espérance, pour la Nouvelle-France. Qu'est-ce qui motivait tant cette jeunesse à quitter la terre natale, les parents et les amis, pour une longue et périlleuse traversée dont l'issue demeurerait incertaine? Il fallait, sûrement, que cette aventure des plus risquée leur permette d'entrevoir un avenir plus prometteur que celui que leur offrait la mère-patrie.

Les nouveaux arrivants s'engageaient, par contrat, à travailler durant une période de trois ans pour le compte d'un seigneur à qui le roi avait accordé une grande concession de terre. En échange de leur travail, les « engagés » étaient logés, vêtus, nourris et ils recevaient un maigre salaire annuel. Ils avaient également l'opportunité de commencer à défricher leur petite terre de 30 arpents x 3 arpents, que leur seigneur leur concédait, à même son domaine, s'ils avaient l'intention de s'établir et de fonder une famille. Alors qu'en France ils seraient demeurés dans la misère et dans la pauvreté, tâchant, tant bien que mal, de survivre aux dévastations et aux famines engendrés par les guerres, voilà que la nouvelle colonie offrait à ces jeunes émigrés, l'occasion de cultiver leur propre terre, de posséder une maison et de s'assurer du pain quotidien par l'agriculture, par la chasse, par la pêche, et aussi de gagner

de l'argent par la traite des fourrures. De plus, la Nouvelle-France avait besoin de gens de métier : menuisier, charpentier, maçon, ferblantier, tisserand, tonnelier, boulanger, etc. pour se tailler une place de choix sur le grand continent américain, également convoité par l'Angleterre et l'Espagne. Afin d'attirer au pays cette main-d'œuvre qualifiée, les autorités royales avaient écourté le temps nécessaire aux apprentis et aux compagnons pour obtenir leur grade de « maître », et pour toucher ainsi un salaire beaucoup plus élevé qu'en France.

Évidemment, pour fonder un foyer et élever une famille, le jeune colon, artisan ou soldat « démobilisé », car la Nouvelle-France possédait une garnison militaire permanente pour surveiller et défendre son territoire, devait se trouver une épouse. Les filles nées au pays n'étant pas assez nombreuses pour assurer un peuplement substantiel, les autorités royales organisèrent le recrutement de jeunes filles de bonne qualité. De 1663 à 1673, un total de 961 filles de France traversèrent l'océan pour venir prendre mari en Nouvelle-France. C'étaient des demoiselles de petite noblesse ou de bourgeoisie, des filles d'artisans, d'ouvriers ou de domestiques, qui étaient élevées à l'Hôpital de Paris en tant qu'orphelines ou de pensionnaires. Comme le Roi leur attribuait une bourse de 50 livres (£) pour les roturières, et de 100 livres et plus pour les filles de nobles, qu'Il leur fournissait des vêtements adéquats au climat canadien et qu'Il défrayait le coût de leur voyage, on surnomma ces jeunes filles « Filles du Roi ». En raison des nécessités, la majorité de ces filles avait choisi leur futur époux dans les 15 jours suivant leur arrivée. Sagement élevées par les religieuses, formées aux travaux domestiques et mieux instruites que la plupart de leurs contemporaines, les Filles du Roi devaient aussi être de bonne constitution physique, saines et intelligentes. L'Intendant Talon veillait à ce que ces qualités soient présentes chez les futures mères canadiennes.

Les efforts déployés par les autorités pour peupler la colonie portèrent leurs fruits

puisque les familles de cette époque furent très fécondes. Le taux de natalité était élevé et demeurait constant qu'il y ait pauvreté ou non. Autant chez les élites de la société que chez les paysans, il n'était pas rare que les familles comptent 8, 10 ou 12 enfants. Ceux-ci faisaient la fierté et la richesse de leurs parents et ils étaient considérés comme une bénédiction divine et un gage de succès.

La terre constituait la principale ressource pour ces familles nombreuses. Selon le régime de la « *tenure seigneuriale* », chaque habitant vivait sur une terre qui lui avait été concédée par son seigneur en échange du paiement d'une rente annuelle appelée « *le cens* » et de quelques journées de travail bénévole, les « *corvées* », au profit de la seigneurie. Beaucoup plus souples qu'en France, les devoirs des paysans canadiens envers leur seigneur se résumaient principalement au droit de mouture, c'est-à-dire à l'obligation de faire moudre leur grain au moulin banal de la seigneurie. Bien que le seigneur demeurât propriétaire de la terre, le paysan pouvait en user à sa guise, de même qu'il pouvait la léguer en héritage à ses enfants. Contrairement aux seigneurs français qui refusaient ces droits à leurs paysans, les seigneurs canadiens accordaient le droit de chasse et de pêche à leurs censitaires. Les familles de ceux-ci pouvaient donc compter sur le gibier et sur les poissons pour compléter leurs besoins alimentaires dont le pain était la nourriture de base. À part le blé, les paysans cultivaient du maïs, de l'avoine, de l'orge et du tabac. La plupart des fermes avaient leur potager qui fournissait les légumes, tels les pois, les fèves, les citrouilles. Pratiquant une agriculture d'autosuffisance, c'est-à-dire ne répondant qu'aux seuls besoins de la famille, les paysans n'élevaient pas de grands troupeaux de bêtes. Ils gardaient de la volaille pour les œufs et la viande, et quelques bêtes à cornes pour le lait et pour les labours. En 1699, l'Intendant Jean Bochart de Champigny écrit que « *la plupart des habitants vivent bien, profitant du droit de chasse et pêche, du bois de chauffage et du cuir* ».

Influencés par le climat canadien, ainsi que par leur environnement physique et social, nos ancêtres ont bien vite pris des traits physiques et des attitudes qui les différenciaient de leurs cousins de France. Après tout juste une ou deux générations, ils avaient acquis le goût de l'aventure, l'esprit de la liberté, la passion de l'indépendance. Selon des voyageurs de l'époque, ils étaient d'une meilleure étoffe, avaient plus d'esprit, plus d'éducation que les paysans de France. Le général Murray les décrivait ainsi en 1764, « *c'est un bon peuple, un peuple frugal, moral, industriel; c'est la race la plus brave de la terre* ». Les Canadiens sont grands, bien faits, robustes, adroits à se servir du fusil et de la hache, note un officier. De tempérament vigoureux, ils ont acquis une endurance qui étonne les étrangers. Ils sont hospitaliers, serviables, industriels et joviaux. Les femmes sont spirituelles et babillardes, jolies et coquettes. Elles sont très attachées à leur mari et à leurs enfants et elles tiennent leur maison dans une propreté charmante. Elles adorent les distractions et les plaisirs. Tels étaient donc ces canadiens et ces canadiennes qui formaient les familles de la Nouvelle-France. Ajoutons que ces familles habitaient des maisons en bois construites selon la méthode pièce sur pièce. La maison française exportée au Canada dans les débuts de la colonie a subi plusieurs transformations en raison du climat canadien : création d'un solage de 4 à 5 pieds, annexion d'un perron-galerie, d'un tambour amovible pour couper le vent, de longs larmiers pour éloigner la pluie des murs, isolement des murs avec de l'étope et des lambris. Comme on vivait à l'intérieur une bonne partie de l'année, il fallait avoir assez d'espace pour accommoder le travail et les activités familiales, tout en économisant sur le chauffage. Il fallait également construire un hangar pour garder le bois au sec, un caveau à légumes ainsi qu'une glacière pour conserver la viande. Et pour mieux traverser les fortes

chaleurs de l'été, nos ancêtres ont aménagé une cuisine d'été attenante à la maison. Tous ces ajouts furent le fruit de l'ingéniosité de ce petit peuple d'artisans, de bâtisseurs et de colons.

Les pères et les mères de la nation canadienne-française sont donc venus de France, au 17^e siècle, avec l'espoir de se bâtir un avenir plus prometteur que celui que leur offrait la mère-patrie. Les agents recruteurs, qui faisaient partie de la noblesse française ou des communautés religieuses, n'ont pas eu beaucoup de misère à convaincre ces futurs colons aux maigres moyens de subsistance, à venir s'établir dans un pays où les terres étaient abondantes et fertiles, avec de grandes forêts remplies de gibier pour la chasse et d'une multitude de rivières dans lesquelles foisonnaient les poissons. Pour encourager leur installation sur les terres, le roi avait assoupli les règles de la tenure seigneuriale en faveur des colons, plutôt qu'au profit des seigneurs propriétaires. De plus, les apprentis et les gens de métiers bénéficiaient de certains privilèges en venant travailler au Canada, telles de bonnes conditions de travail et un salaire plus élevé qu'en France. Les autorités royales s'occupèrent également de recruter et de bien doter des jeunes filles qui souhaitaient se marier et fonder une famille en Nouvelle-France, de même qu'une aide financière fut accordée aux familles nombreuses. Forts de ces faveurs, et surtout imprégnés de courage, d'ingéniosité et de détermination, les ancêtres canadiens-français surent, en quelques générations, se construire une vie paysanne qui leur procurait tout ce dont ils avaient besoin pour vivre confortablement dans le climat rigoureux de leur nouveau pays.

100^e ANNIVERSAIRE du COQUELICOT comme SYMBOLE DU SOUVENIR

Placer votre
commande
AUJOUR'HUI !



Au début des années 1920, Madame Anna Guérin – plus tard baptisée « La Dame du pavot de France » –, alors inspirée par le poème « In Flanders Fields » (NdT : « Au champ d'honneur » dans sa version française) de John McCrae, fit campagne sans relâche pour réaliser son rêve d'un Jour du coquelicot interallié. En ce jour, qui devait être le Jour de l'Armistice, le coquelicot allait être distribué pour amasser des fonds pour venir en aide aux vétérans et se souvenir de ceux et celles qui avaient fait l'ultime sacrifice pendant la Première Guerre mondiale.

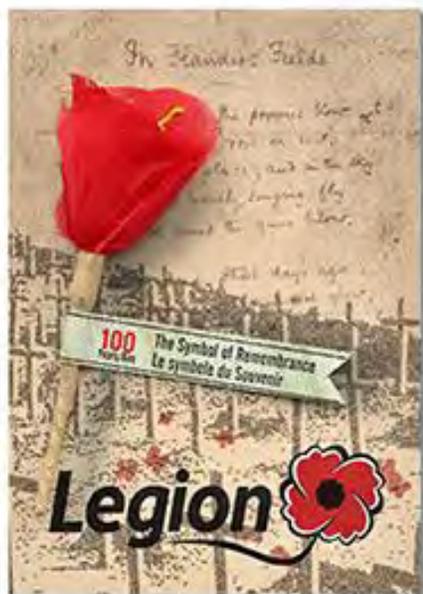
Or, c'est suite à une rencontre avec cette dame que l'Association des vétérans de la Grande Guerre (« Great War Veterans' Association » qui en 1925 se joignit à d'autres groupes de vétérans pour devenir la Légion canadienne) adopta le 5 juillet 1921 le coquelicot comme fleur du Souvenir.

Pour célébrer ce 100^e anniversaire, La Légion royale canadienne a réalisé la création de ce coquelicot commémoratif, soit une épinglette rappelant les tout premiers coquelicots distribués au Canada après la Première Guerre mondiale.

Les membres de la Légion sont autorisés à porter cette épinglette sur leur tenue de la Légion pendant toute l'année 2021. Fidèle à la tradition du port du coquelicot du côté gauche près du cœur, elle sera arborée au-dessous de l'épinglette de la Légion et de l'insigne de service des Forces armées canadiennes.

600470 9,95 \$

Légion  Boutique du
Coquelicot



Assemblé au
Canada. La tige
mesure environ
2 ½ pouces.



SAINT-ÉTIENNE-DE-BOLTON SE SOUVIENT

Recherche: Olivier Berger (3513) Olivier.Berger@USherbrooke.ca

Chaque village du Québec se souvient de ses anciens: des familles pionnières, des familles souches, des familles fondatrices. Aujourd'hui encore leurs héritages résonnent dans notre patrimoine culturel régional. La petite municipalité de Saint-Étienne-de-Bolton, dans les Cantons de l'Est, n'y fait pas exception. Colonisée au début des années 1840, à la suite la Révolte des patriotes de 1837-1838, la municipalité de Saint-Étienne a été fondée par différentes familles venues, notamment des villages de Saint-Charles, Saint-Denis ou Saint-Marc-sur-Richelieu.

Parmi les familles souches de la municipalité de Saint-Étienne-de-Bolton, la famille Desautels a particulièrement marqué l'histoire stéphanoise¹. Originaire de Saint-Charles-sur-Richelieu, François-Xavier Desautels arrive à Saint-Étienne vers 1849 avec son épouse Josepte Lafrance ainsi que sa fille Élise. En 1861, devenu veuf, il épouse en secondes noces Onésime Meunier. Le 24 avril 1877, il achète un lot à la couronne britannique. Le lot en question est situé 20 chemin Massé.

François-Xavier Desautels aura été comme bien d'autres, un colonisateur, un défricheur, un visionnaire. Il laisse un important héritage qui sera perpétué par sa descendance. Parmi les 16 enfants de François-Xavier Desautels, deux de ses fils marqueront à leur façon l'histoire de Saint-Étienne-de-Bolton: François-Napoléon et Joseph Desautels. De plus, deux de ses filles, Élise et Valentine sont mariées respectivement aux frères Joseph et Onésime Laporte. La famille Laporte est, elle aussi, une importante famille pionnière de Saint-Étienne. François-Xavier décède le 14 mai 1911 à Saint-Étienne-de-Bolton à l'âge de 89 ans.

Quant à François-Napoléon Desautels, il naît le 7 novembre 1861 à Saint-Étienne. Il est le 12^e enfant de François-Xavier. François-Napoléon, surnommé « le père François » est né avec un important problème de vision, mais il était surdoué. Déjà tout jeune, il avait exprimé à son père avoir un problème aux yeux et avoir des difficultés à voir. À l'époque, la vie était rude et le travail important. À cause de ce handicap, il était souvent plus lent et avait de la difficulté à suivre les autres : il a souvent passé pour un enfant paresseux.



'Père François' Desautels accompagné de son neveu, Albert Desautels, père capucin.

Le 10 février 1902, 'Père François' épouse à Saint-Étienne-de-Bolton, Philomène Racicot. Elle est la fille d'Isidore Racicot et de Cécile Rousseau. Ils auront une fille, Olivine, laquelle demeura à Saint-Étienne. Philomène Racicot décède le 3 mai 1927. Ne s'étant pas remarié, le Père François est donc demeuré veuf pendant plus d'une vingtaine d'années.

1 - Gentilé des habitants de Saint-Étienne de Bolton

Au fil des années, sa vue continue de baisser, de sorte que vers l'âge de 20 ans, il ne voyait plus que la lueur du jour. À l'époque, on offrait que peu d'aide aux personnes handicapées, le Père François a alors dû se débrouiller avec les facultés qu'il avait. Heureusement, il était un homme brillant et autodidacte: le travail ne lui faisait pas peur.

Jeune adulte, il commence à construire des cercueils pour les défunts de Saint-Étienne et de la région. Aussi incroyable que cela puisse sembler, il avait sa propre méthode de travail. Il débute par fixer les pièces de bois qui composent le fond et les côtés, grâce à un gabarit. Il cloue ensuite les morceaux ensemble, puis place le cercueil à l'humidité pour qu'il prenne la forme désirée. Il termine la tâche en ajoutant du tissu à l'intérieur.

Débrouillard, le Père François a également travaillé comme cordonnier. Il a trouvé une méthode pour fixer les semelles aux chaussures. Il avait préparé un modèle pour les chaussures. Afin de faciliter son travail, il place les clous dans sa bouche en un prenait un à la fois, au fil du travail. Pour déterminer la distance entre deux clous, il place son doigt après avoir fixé le second, il connaît ainsi l'emplacement pour le second. Il a même fixé quelques-uns de ses clous à son banc d'église afin de savoir où s'asseoir lors des messes.

On dit même qu'il reconnaît les citoyens de Saint-Étienne au son de leurs pas. Les gens de la région de Saint-Étienne le décrivaient comme étant un homme au grand cœur, débrouillard, charitable et accueillant. Les enfants du village aimaient lui jouer de petits tours afin de voir comment le Père François réagirait, et ce, toujours avec humour et sans méchanceté.

François Desautels est un pionnier inconnu dans la lutte pour les services offerts aux handicapés visuels. Au cours des années 1910-1920, il s'est battu auprès des gouvernements Gouin et Taschereau afin que les handicapés visuels puissent obtenir des pensions, de l'aide et des services. Cependant, malgré toutes ses démarches, il se bute à une résistance de la part

des élites cléricales et politiques. Cette subvention ne sera finalement offerte qu'en 1937.



Dans les dernières années de sa vie, le Père François perd de plus en plus l'audition. C'est à ce moment qu'il a réellement commencé à sentir qu'il avait un handicap: avant, ses oreilles lui servaient d'yeux. Dès ce moment, il se sentait obligé de rester à la maison. Il décède le 23 août 1948 à Saint-Étienne. Le père François demeure fort certainement l'une des légendes de Saint-Étienne.

Joseph Desautels, le 14^e enfant de François-Xavier est né le 11 mai 1865 à Saint-Étienne-de-Bolton. Il commence à travailler jeune sur la terre, comme tout autre jeune fils d'agriculteur de l'époque. Rapidement, il développe la terre sur la montagne de Saint-Étienne.

Joseph épouse le 24 septembre 1888, Cordélie Landreville, à l'église Saint-Vincent d'Adamsville. Elle est la fille de François-Xavier Landreville et de Christee Lacroix. De leur union naissent 15 enfants : Oscar, Euclide, Flore (décédée à 15 ans), Adélar, Aurore, Théodore, Ida, Réginald, Valmore, Éva, Bernadette-Cécile (décédée à 3 mois), Albert, Maurice, Roméo et Alcide.

Tous les enfants sont nés et baptisés à Saint-Étienne. La plupart d'entre eux s'y établissent et s'impliquent dans la municipalité, notamment Oscar qui devient en 1939, le premier maire de Saint-Étienne-de-Bolton. Veuf depuis 1936, il épouse en secondes nocces, le 12 mars 1940, Adèle Nourrie.

Joseph Desautels est un cultivateur intelligent, laborieux et travaillant, il aura rentabilisé une terre rocheuse pour en faire une grande terre cultivée. Il s'engage de manière très importante dans la vie municipale et paroissiale de Saint-Étienne. Tout au long de sa vie, il se sera dévoué à son village, à sa municipalité, à sa région.

Durant les années 1930, Joseph Desautels participe à la vie politique de Bolton-Est. Cependant, tout comme plusieurs francophones de la région, notamment son gendre Wilfrid Berger (époux de sa fille Aurore Desautels), ils déplorent que les affaires municipales se passent uniquement en anglais, favorisant la majorité anglophone de Bolton-Est. Joseph Desautels rassemble alors les habitants de Saint-Étienne afin de proposer que l'on érige une nouvelle municipalité au nord du Canton de Bolton. À titre de juge de paix, c'est donc lui qui est chargé d'envoyer la requête au gouvernement Godbout. Après des mois sans nouvelles, Joseph Desautels prend le train jusqu'à Québec pour savoir si leur requête est approuvée, mais en vain.

C'est le 5 mai 1939 qu'il se rend avec fierté au village avec une copie de la Gazette officielle pour annoncer que le gouvernement Godbout avait finalement autorisé la fondation d'une nouvelle municipalité, Saint-Étienne-de-Bolton, laquelle se détache de Bolton-Est. Lorsque viennent le temps de fonder le premier conseil municipal, plusieurs Stéphanois lui demandent de prendre le rôle de maire. Cependant se sentant trop vieux pour occuper ce poste, il refuse. Il encourage plutôt son fils aîné, Oscar à se présenter. Sans aucune opposition, Oscar Desautels est élu premier maire de Saint-Étienne et Wilfrid Berger, époux d'Aurore Desautels, siège à titre de conseiller.

Au cours des années, Joseph Desautels a occupé plusieurs postes importants au sein de la

municipalité de Saint-Étienne. D'abord, comme président de la Commission scolaire de Saint-Étienne et ce, pendant 28 ans.

En 1905, il devient juge de paix. Il occupe ce poste plus de 40 ans. Puis, il occupe également le poste d'administrateur de la Caisse populaire de Saint-Étienne.

En 1960, âgé de 95 ans, Joseph Desautels est présent une seconde fois aux renouvellements des vœux de son fils aîné, Oscar et de son épouse Oliva Vincent. En effet, il assiste son fils à titre de témoin, en 1910 dans la petite église de Saint-Étienne. Cinquante années plus tard, il a l'honneur d'y assister à nouveau pour leurs nocces d'or.

Plusieurs Stéphanois croyaient que Joseph Desautels atteindrait l'âge honorable de 100 ans, puisque jusqu'à l'âge de 99 ans, il était d'une santé resplendissante et prenait une marche régulièrement, chaque jour où la météo le lui permettait. Il décède à l'hôpital *La Providence* de Magog, le 9 septembre 1964, âgé de 99 ans et 4 mois. Ses funérailles ont lieu dans l'église de Saint-Étienne alors remplie par la famille, les amis et les habitants du village.

Véritable pionnier de Saint-Étienne, patriarche



Noces d'or d'Oscar Desautels et d'Oliva Vincent (1960). Raoul Vincent, Joseph Desautels, Oscar Desautels, Oliva Vincent et Mgr Maurice Vincent.

d'une famille nombreuse, il laisse dans le deuil une descendance nombreuse. À son décès, sa descendance s'étale sur cinq générations et regroupe pas moins de 380 personnes. D'abord ses 15 enfants, dont onze sont toujours vivants, 112 petits-enfants, 252 arrière-petits-enfants et une arrière-arrière-petite-fille.

En 2021, le nom de Desautels a quasiment disparu du paysage stéphanois. Aujourd'hui, sur les plusieurs centaines de descendants, seule une dizaine d'entre eux demeurent toujours à Saint-Étienne. Or, la famille demeure dans les

mémoires des Stéphanois et des Stéphanoises, puis une rue du village a été nommée en l'honneur de ces pionniers.

Médiagraphie pour l'ouvrage.

-BMS de la paroisse Saint-Étienne de Bolton.

-Jacques-Vincent, Thérèse. (2009) *Saint-Étienne de Bolton, Mon village, mon histoire*. Eastman, Québec. ISBN 978-2-9811256-0-6.

-Saint-Étienne de Bolton. (2014) *75 ans de vie municipale, 175 ans d'enracinement*, Saint-Étienne de Bolton, Québec.

-Saint-Étienne de Bolton. (2015) *Le sentier de la mémoire*. Saint-Étienne de Bolton, Québec. ISBN 978-2-9815443-0-8

Déchetage de documents
CONFIDENTIEL

En toute sécurité, confiez-nous vos documents confidentiels pour le déchetage dans un environnement protégé et contrôlé

DÉFI Polyteck Une force adaptée
Cascades Fièvre partenaire

1255, boul. Queen-Victoria Sherbrooke, QC, J1L 4K6 | Tél.: 819 563-6636 | Téléc.: 819 564-6590
Site web : www.delifipolyteck.com | Courriel : service@delifipolyteck.com

CPA COMPTABLE PROFESSIONNEL AGRÉ

Louis-Philippe Perreault, CPA, CA
Président

Perreault CPA Inc.

info@perreaultcpa.com
819 791-1176

INDUSTRIELLE ALLIANCE
ASSURANCE ET SERVICES FINANCIERS INC.
Cabinet Financier Alain Villeneuve Inc.

Alain Villeneuve
Conseiller en sécurité financière
Conseiller en épargne collective

819 569-2514 poste 261
1 800 668-2514 sans frais
1 877 781-7383 télécopieur
alain.villeneuve@agc.inalco.com
www.cfaalainvilleneuve.com

Vous servir est un plaisir !

265, rue King Ouest, bureau 117, Sherbrooke (Québec) J1L 2G4



Corvette HMCS/NCSM Sherbrooke (1940-1945)

Recherche : Jean-Marie Dubois (1996) Jean-Marie.Dubois@USherbrooke.ca



Photo : Gouvernement du Canada

La corvette *H.M.C.S./N.C.S.M. Sherbrooke* était un navire de la *Marine royale canadienne* de la Deuxième Guerre mondiale, portant le fanion K152 de la classe *Flower*, dont moins d'une vingtaine ont porté le nom d'une ville du Québec. Elle est construite en deux mois en 1940 par *Marine Industries Ltd* de Sorel. Elle a 62 m de longueur, 10 m de largeur, jauge 950 tonnes et son équipage est composée de 85 membres. Elle est équipée d'un canon de 102 mm, de trois canons anti-aériens, d'un mortier, de quatre lance-grenades sous-marins et de mitrailleuses.

États de service durant la Deuxième Guerre mondiale

La corvette entre en service à Sorel, le 5 juin 1941 pour servir d'escorte aux convois intercontinentaux pendant la bataille de l'Atlantique. Elle sert alors d'escorte locale au sein de la *Force d'Halifax*. En septembre

1941, elle est transférée au *Commandement de Terre-Neuve* pour escorter les convois entre St. John's et l'Islande. En 1942, elle est transférée à la *Mid-Ocean Escort Force*. Elle participe à deux grandes batailles maritimes contre les sous-marins allemands en mars et en août 1942. La corvette récupère 15 survivants du navire grec *Meropi*, torpillé par le sous-marin allemand *U-566* au large d'Halifax le 15 février 1942. Elle récupère aussi les 39 survivants du pétrolier norvégien *Sveve*, torpillé par le *U-96* le 10 septembre 1942 dans l'Atlantique Nord. Lourdemment endommagée, elle subit un radoub d'avril à juin 1943. Elle est ensuite affectée à la *Force d'escorte locale de l'Ouest*, qui accompagne les convois le long des côtes nord-américaines. Pendant six mois en 1944, elle doit subir un carénage important. Elle est finalement affectée au groupe d'escorte W-1 jusqu'à la fin de la guerre. La corvette est désarmée à Sorel, le 28 juin 1945, vendue

pour la ferraille en mai 1947 et démolie à Hamilton, en Ontario.

Pendant toute la guerre, des citoyennes et des citoyens correspondent vraisemblablement avec les membres d'équipage du navire parrainé par la Ville de Sherbrooke et leur envoient des colis.

L'aventure de la cloche de la corvette

Sur la corvette, la cloche était installée depuis 1941 sur le pont à côté de la salle de pilotage, donc entre le mât et la cheminée. Après le démantèlement de la corvette, le Ministère de la défense fait don de sa cloche à la Cité de Sherbrooke. C'est le lieutenant Ray Hatrick de la *Marine royale canadienne* qui l'apporte lors d'une séance du conseil municipal, le 7 octobre 1947, avec un parchemin donation signé par Brooke Claxton le ministre de la Défense d'alors, et une urne, probablement en laiton aussi, rappelant le sauvetage de l'équipage du *Sveve*. Une recherche dans les archives municipales par le greffe en février 2021 n'a pas permis de trouver l'urne pas plus que le parchemin. Par contre, l'énoncé de l'acte de donation inscrit sur le parchemin est reproduit dans le procès-verbal du conseil municipal.



Le maire de Sherbrooke Guy Bryant et le lieutenant Hatrick avec la cloche et une urne rappelant le sauvetage de l'équipage du *Sveve* (*La Tribune*, 7 octobre 1947 ; photo restaurée par Jessica Bailey de Photographie Marc Bailey)



Malgré de nombreuses recherches, on ne sait où se trouvait la cloche de 1947 jusqu'à ce qu'elle soit donnée. D'après l'article de 1993, c'est pendant son mandat (entre 1983 et 1990) que le maire Jean-Paul Pelletier a fait don de la cloche à

la filiale n° 10 Colonel-John-S. Bourque de la Légion royale canadienne.

Dans l'article de *La Tribune* qui relate l'événement d'octobre 1947, on mentionne que la cloche se retrouvera probablement au pavillon du parc Jacques-Cartier (détruit par le feu en 1998). Cependant, d'après un autre article de *La Tribune* en avril 1993, il semble qu'elle aurait plutôt été exposée au Musée du séminaire (devenu le Musée de la nature et des sciences en 2002). Mais, à partir de recherches faites en février 2021 auprès de personnes liées à l'ancien Musée du Séminaire et aux archives du Séminaire de Sherbrooke, on n'a trouvé aucune trace de la cloche dans cette institution.

D'après l'article de 1993, c'est pendant son mandat (entre 1983 et 1990) que le maire Jean-Paul Pelletier a fait don de la cloche à la filiale n° 10 Colonel-John-S. Bourque de la Légion royale canadienne, probablement par l'entremise d'Albert Raymond Thorne (1926-2004), employé de la *Combustion Engineering Superheater Co.* et vétéran de l'*Artillerie royale du Canada*. En juin 1993, ce dernier organise, pour la Légion, à Sherbrooke, une des réunions des vétérans membres d'équipage de la corvette. Rejoint le 9 février 2021, le maire Pelletier avoue ne pas se souvenir de cet épisode et la Ville de Sherbrooke n'a pu retrouver les agendas du maire de cette époque pour pouvoir obtenir plus de précisions. Il est donc plus probable, qu'en 1947, la cloche s'est retrouvée dans un lieu de remisage de l'hôtel de ville. Il faut mentionner que, sur le rebord interne de la cloche est inscrit un numéro d'inventaire (988.571) qui, de toute évidence n'est pas d'origine, et provient soit de la *Marine royale canadienne* après le démantèlement du navire, soit de la Ville de Sherbrooke en 1947, soit d'un autre organisme.

L'avenir de la cloche qui fête ses 80 ans en 2021

La cloche de la corvette Sherbrooke semble être la seule qui nous soit parvenue parmi la vingtaine de cloches qui équipaient les corvettes portant le nom de villes du Québec. C'est donc une pièce rare du patrimoine historique du Québec, qui fête en cette

Comme mentionné en page précédente, cette cloche est aussi le principal lien de Sherbrooke avec la *Marine royale canadienne*, arme qui est peu connue dans notre région. La filiale n° 10 Colonel-John-S. Bourque de la Légion royale canadienne souhaiterait donc redonner la cloche aux véritables propriétaires, les citoyennes et citoyens de la Ville de Sherbrooke.



Photo Guy Marchessault, Légion royale canadienne

Jean-Marie Dubois

Rédacteur en chef de *Visages estriens – Hommage à nos militaires*

Société de généalogie des Cantons-de-l'Est

Pour la filiale n° 10 Colonel-John-S. Bourque de la Légion royale canadienne

22 avril 2021

Références:

-Anonyme (1947) La cloche de la corvette irait au pavillon du parc J.-Cartier. *La Tribune*, 8 octobre 1947, p. 3.

-Dubreuil, Brian (2016) NCSM Sackville. *L'Encyclopédie canadienne*.

<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ncsm-sackville>, consulté le 27 décembre 2020.

-*Encyclopédie Wikipédia* (2019) NCSM Sherbrooke.

https://en.wikipedia.org/wiki/HMCS_Sherbrooke, consulté le 18 novembre 2020.

-Entrevues avec Derek Speirs, vétéran de la Marine royale du Canada, les 26 et 27 décembre 2020 et 21 janvier 2021.

-Entrevues avec Karine Savary, conservatrice du Musée d'histoire de Sherbrooke, le 12 janvier 2021 et consultations de Gilles Samson auprès du Service des affaires juridiques de la Ville de Sherbrooke et des Archives Monseigneur-Antoine-Racine du diocèse de Sherbrooke, d'Huguette Lachance-Pinard et de Jean-Paul Pelletier en février 2021.

-For Posterity's Sake: A Royal Canadian Navy Historical Project (2020) HMCS Sherbrooke. K 152. http://www.forposterityssake.ca/Navy/HMCS_SHERBROOKE_K152.htm, consulté le 18 novembre 2020.

-*Gouvernement du Canada* (2019) NCSM (Navire canadien de Sa Majesté) Sherbrooke <https://www.canada.ca/en/navy/services/history/ships-histories/sherbrooke.html>, consulté le 18 novembre 2020

-*Mémorial naval canadien* (2020) NCSM Sackville. <https://hmcssackville.ca/>, consulté le 27 décembre 2020.

-*Military History Books* (2020) RCN Corvettes (Flower and Castle Class). http://silverhawkauthor.com/royal-canadian-navy-rcn-19391945-corvettes-flower-and-castle-class_942.html, consulté le 18 novembre 2020.

My Heritage : Canadian Army Records (2020) Navires de guerre alliés : NCSM Sherbrooke (K 152). <https://uboot.net/allies/warships/ship/842.html>, consulté le 18 novembre 2020.

-*Parcs Canada* (2020) Lieu historique national du Canada du N.C.S.M. Sackville. https://www.pc.gc.ca/apps/dfhd/page_nhs_fra.aspx?id=288, consulté le 27 décembre 2020.

Ricard, Jean-Paul (1993) L'ancien équipage d'une corvette de guerre se reverra à Sherbrooke. *La Tribune*, vol. 84, 27 avril 1993, p. B3.

Réunion du conseil municipal du 7 octobre 1947. Conseil municipal du 7 octobre 1947.



COOPÉRATION DE LISETTE NORMAND-RIVARD (2902)

Dons =====

Don de Angelbert Lacroix #3421 :

- Saint-Antoine-de-Tilly - L'Encadrement paroissial, par Réjean Brousseau. Édition : Comité du bicentenaire, 1988.
- Merveilleuse France. Éditions Princesse, 1985. # 4-FRA-016.
- Centenaire de Wotton 1849-1949 Album souvenir. Édition : Comité du Centenaire, 1949.
- Le Pape Chez Nous. Les Éditions Héritage Inc., 1984.
- Jeune colonisateur de 18 ans, Clément Lacroix, par Clément Lacroix, 1974. # 7-L-044.
- Histoire de Danville-Shipton, Tome I 1797-1858, par Raymond Roux. Édition : La Société d'Histoire Danville-Shipton Inc., 1997.
- Jean ou John Holmes.
- La vie des pionniers du Canada, par Léon Daigneault. Édition : Les Frères des Écoles Chrétiennes, 1952. # 4-QUÉ-194.
- La Basilique-Cathédrale Saint-Michel de Sherbrooke 1680-1966, par Gérard Brassard. Édition : Custombook Inc., 1967.
- Album souvenir Asbestos 100 flammes 1899-1999. Édition : Comité des fêtes du centenaire, 1999. # 4-35-022,1.
- 50 ans de vie à Saint-Isaac-Jogues Asbestos 1946-1996, par Guy Gilbert. Édition : Comité des fêtes du 50e anniversaire, 1996.
- Paroisse St-Jean-Baptiste 1884/1984.

Don de Denis Morin, #3996 :

- Études sur Garneau critique historique, par Georges Robitaille. Édition : Librairie d'Action canadienne-française, 1929. # 4-CAN-188.
- L'oeuvre véridique de Louis Riel, 1869-70- 1885, P. de M. Éditions Albert Lévesque, 1934. # 4-IND-059.
- Louis Riel le patriote rebelle, par Hartwell Bowsfiel. Éditions du jour, 1973. # 7-R-007,2.
- Les légendes des îles de la madeleine, par Anselme Chiasson. Éditions d'Acadie, 197. # 4-01-014.
- Prêchi-Prêcha, par Henri-M. Bradet. Les Éditions du lévrier, 1965.
- Wolfred Nelson et son Temps, par Wolfred Nelson. Éditions du Flambeau, 1947. # 7 -N-003.
- Semblables et différents - Vivre avec d'autres cultures, par Lise Careau. Édition : Novalis, 1994.
- Légendes du Saint-Laurent I - de Montréal à Baie-Saint-Paul - Récits des voyageurs -Tome 1, par Jean-Claude Dupont. Édition : Les Légendes du Saint-Laurent, 1985. # 4-QUÉ-124,1.
- Québec - La situation économique 1962. Édition : Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1962.
- Les francophones hors Québec et les anglophones au Québec: un dossier comparatif, par Francine Lalonde. Édition : La fédération des francophones hors Québec, 1978.
- Exposition commémorant le centième anniversaire de la naissance d'Olivar Asselin - An exhibition commemorating the one hundredth anniversary of Olivar Asselin 1874-1937. Édition : Information Canada, 1974. # 7-A-007,2.
- Divers autres documents et brochures.



DES NOMS DÉFORMÉS : ÊTES-VOUS SCANDALISÉ?

Recherche : Pierre Connolly (2795) pierre@pconno.com

Elizabeth, ou bien Elisabeth? Ou peut-être Eliza ou Elisa, ou même Elise ou pourquoi pas tout simplement Lise ou Lisa? Et puis Rose-de-Lima ou bien Rose-Delima, ou encore simplement Délima ou Rose tout court? Écrit-on George ou bien Georges, Guillaume ou William?

La présente chronique s'adresse surtout aux généalogistes de fraîche date, qui ont moins d'expérience : ils y prendront connaissance de faits qui les étonneront. Par contre, si vous êtes un généalogiste « endurci », vous pouvez continuer votre lecture : cette chronique vous divertira en vous rappelant sans doute d'anciens souvenirs.

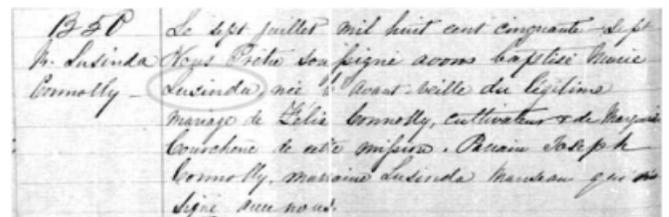
Pour vous situer dans le temps, demandez-vous à quand remontent le numéro d'assurance sociale, la carte d'assurance maladie, le permis de conduire, le passeport.... Voici quelques réponses, en ordre chronologique : premier permis de conduire à Montréal en 1906, premier passeport canadien en 1921, numéro d'assurance sociale en 1964 et Assurance-maladie en 1970. Mais comment s'identifiait-on avant cette époque? C'est simple, on demandait au voisin de confirmer votre identité! Ou au curé, ou au marchand du village, ou au chef de la police... Mon aïeul, qui ne savait ni lire ni écrire, s'identifiait en 1825 avec le coupon de sa pension militaire qu'il recevait aux trois mois. Imaginez!

Je me propose ici de présenter trois cas précis, tirés tout simplement de l'histoire de ma propre famille, pour montrer que jusqu'à tout récemment encore, les gens modifiaient souvent (ou se « faisaient modifier ») leur nom tout au long de leur vie sans que cela ne leur cause trop de problèmes. Mon but est de montrer qu'il ne faut pas être « à cheval sur les principes », et constater que dans la matière qui nous occupe, une certaine flexibilité est de mise. Les trois cas que j'ai choisis nous sont presque contemporains; deux des trois cas concernent des gens que j'ai personnellement très bien connus! J'illustrerai chacun des trois cas par des références à des documents officiels dont je donnerai la référence

exacte : ce sont donc des cas vérifiables. Et pour terminer, nous réfléchissons brièvement sur les conséquences de tout ceci en ce qui nous concerne comme généalogistes. Mon but ultime est de réfléchir avec vous aux conséquences de cet état de fait pour nous, généalogistes.

Premier cas : Luce Connolly.

Luce est née à L'Avenir en 1857 de Félix Connolly et Marguerite Courchesne. Son acte de baptême lui donne le nom de Marie Lusinda, comme on peut voir ici :



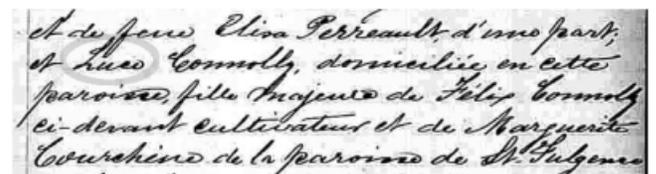
Réf : Drouin, L'Avenir, St-Pierre, 1857, folio 10v

Au recensement de 1861, elle est inscrite sous Lucinda, voir http://data2.collectionscanada.gc.ca/1861/jpg/4108692_00523.jpg.

À celui de 1871, on la trouve nommée Luce, voir http://data2.collectionscanada.ca/1871/jpg/4395451_00026.jpg

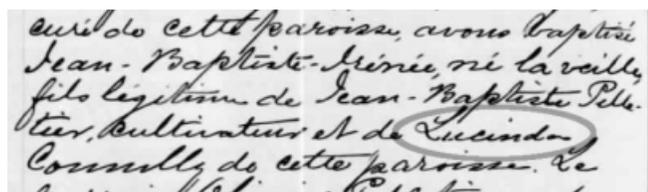
En 1881, elle a quitté la maison paternelle; je ne la trouve nulle part dans le recensement de cette année.

À son mariage avec Jean-Baptiste Pelletier à Danville le 31 janvier 1883, elle s'identifie sous le nom de Luce.



Réf : Drouin, Danville, Ste-Anne 1883, folio 2v

Mais peu après, à la naissance de son premier fils en 1886, elle est inscrite à l'acte de baptême sous le nom de Lucinda (avec un « c », cette fois).

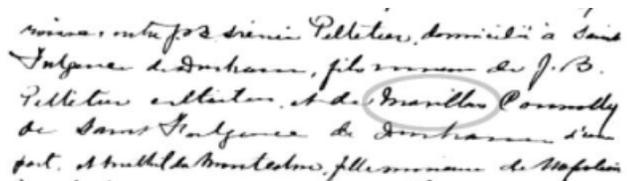


Réf : Drouin, Durham-Sud, St-Fulgence 1886, folio 19r.

Et cette fois, nous avons un témoignage fort intéressant : en effet, le baptême en question est célébré par nul autre que le propre frère de Luce Connolly, l'Abbé Félix-Edouard Connolly. On peut imaginer que le curé en question devait connaître sa sœur, non? Et s'il indique à l'acte Lucinda, ça doit être qu'il l'appelait par ce nom, peut-être?

Au décès du mari de Luce, Jean-Baptiste, le journal, La Tribune du 13 sept. 1929 publie un long compte-rendu des funérailles tenues le 26 août précédent, et nomme l'épouse Marie-Luce, alors que dans l'acte de sépulture de Jean-Baptiste, on la nomme Luce. Notez qu'on parle toujours de la même personne! (Drouin, Durham-Sud, St-Fulgence, 1936, folio 3v).

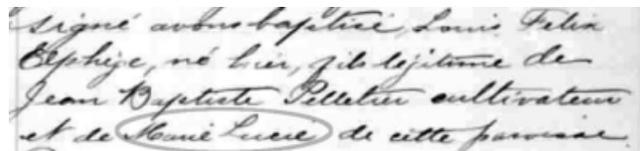
Lorsqu'elle marie son fils Irénée le 25 juin 1906, à St-Jean de Wickham-Ouest, l'acte de mariage la nomme Marillus, voyez par vous-mêmes :



Réf : Drouin, Wickham-Ouest, 1906, folio 9v

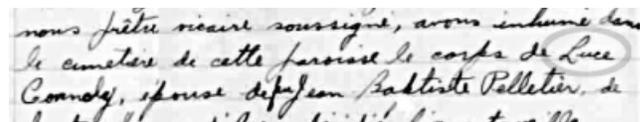
Je ne puis affirmer que Luce est présente au mariage, mais son mari Jean-Baptiste Pelletier y est très certainement aussi puis qu'il est signataire à l'acte; alors on peut supposer que Luce l'accompagnait puisqu'elle ne décède qu'en 1936. Luce et son époux Jean-Baptiste savaient lire et écrire. Jean-Baptiste signe donc un acte dans lequel le nom de son épouse est écrit Marillus! Vous me direz que le rédacteur, ici, a écrit le nom « au son ». Je vous répondrai simplement par une question : pour quelqu'un qui écrit « au son », comme vous dites, est-il plus facile d'écrire « Connolly » correctement, ou bien « Marie-Luce » correctement?

L'acte de baptême de son deuxième fils identifie Luce sous le nom de Marie-Lucie!



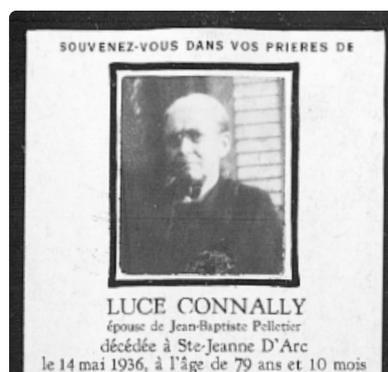
Réf : Drouin, Durham-Sud, St-Fulgence, 1889, folio 11r.

Luce est inhumée à Durham-Sud le 16 mai 1936, et l'acte de sépulture la nomme Luce, de même que sa pierre tombale au cimetière.



Réf : Drouin, Durham-Sud, St-Fulgence, 1936, folio 3

Enfin, la carte mortuaire destinée à commémorer son décès la nomme Luce, mais cette fois, c'est plutôt son patronyme qui se fait charcuter : on la nomme CONNALLY. Allez donc comprendre!



Réf : collection personnelle.

À défaut de l'avoir connue personnellement, je peux imaginer qu'elle se faisait sans doute appeler parfois Luce, et parfois Marie-Luce. J'ai souvenir que mes parents l'appelaient toujours Luce. N'empêche qu'elle aura porté les noms Lusinda, Lucinda, Luce, Marie-Luce, Marie-Lucie et Marillus, toujours dans des documents dits « officiels »!

Deuxième cas : Rose Cloutier

Rose Cloutier est une de mes tantes, que j'ai très bien connue. Elle est née le 30 juin 1898 à St-Rosaire, et

on l'y a été baptisée sous le nom de Aldéa Ludgérine Cloutier.

Réf : St-Rosaire, St-Rosaire, 1898 folio 7r

Dans les recensements du Canada pour 1901, 1911 et 1921, elle est toujours inscrite sous le nom de Ludgérine. L'on sait donc qu'elle était alors appelée ainsi dans la famille. À son mariage, elle est nommée Aldéa Ludgérine :

Réf : Drouin, Sherbrooke, St-Michel, 1937 folio 89r

Mais on sait que déjà, elle se faisait plutôt appeler Rose; nous en verrons l'explication dans l'anecdote racontée plus bas.

Et puis, surprise, au baptême de sa fille Andrée en 1940, elle se fait appeler Rose, comme en fait foi l'acte ici :

Réf : Drouin, Sherbrooke, Ste-Jeanne-d'Arc, 1940, folio 8r.

Dans le Lovell 1972-1973, la famille habite à Rosemont, sur la 7^{ième} avenue. Le Lovell indique le nom du chef de famille Alpha Morin, et le nom de son épouse Aldéa. Nous voici avec une autre variation. Voir ici : Lovell, Mtl et banlieue, Série principale 1972-1973, Annuaire alphabétique MIH-Z, page 610, image BAnQ #15

Et plus tard, au mariage de la plus jeune de ses filles, on l'appelle tout à coup Rose-Aldéa. Vous me pardonnerez de ne pas citer ici la référence exacte puisque les gens concernés par ce document sont toujours vivants.

Réf : GQ, Mariages 1926-1996

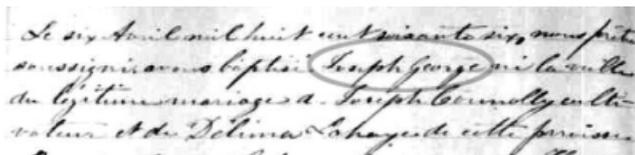
À l'occasion du décès de son mari Alpha, en 1975, La Presse publie le 18 juillet en page 11 un avis de décès où il est indiqué que M. Morin est l'époux d'Aldéa Cloutier. Encore une autre variation.

Comment expliquer ce tourbillon de noms différents pour désigner celle que nous avons toujours appelée Tante Rose? Quand Rose est décédée, j'étais, bien entendu, à ses funérailles. Vous vous rappelez qu'à la fin de la cérémonie, on lit l'acte de sépulture et on fait signer les témoins. En lisant l'acte, je trouve « avons inhumé le corps de Ludgérine Cloutier... ». Je n'avais JAMAIS entendu ce nom! J'ai alors dit à mes cousines « Il faut corriger le nom pour Rose ». Et elles de me répondre : « Non, non, c'est bien son nom; allez, signe ça et on t'expliquera tantôt ». Voici donc l'anecdote qu'elles m'ont rapportée par la suite. Rose a grandi dans la région de Sherbrooke. À l'âge de seize ou dix-sept ans, elle a voulu se faire engager à l'usine Julius Kayser : vous vous souvenez sans doute de cette usine de bas de nylon, sur la rue Frontenac, là où l'on trouve aujourd'hui une résidence et la BAnQ? Bien entendu, le foreman était un anglophone; il dit à Ludgérine : « What's your name ? » Et elle de répondre « Ludgérine Cloutier ». Le type lui dit « What? », et elle répète son nom. Le type lève la tête pour la regarder, et à la vue de ses cheveux roux, il lui dit « We'll call you Rose ». Et ce fut ainsi fait!!!

Je me permets de vous rapporter cette anecdote simplement pour vous montrer à quel point le nom des gens était alors considéré comme une pure convention : pourvu que les parties soient consentantes, on peut changer ça facilement! Et on est alors aux environs de 1915; ça ne fait pas si longtemps, tout de même!

Troisième cas : J. Georges Connolly

J. Georges Connolly est né en 1866 et il est baptisé sous le nom de Joseph George comme en fait foi l'acte que voici :



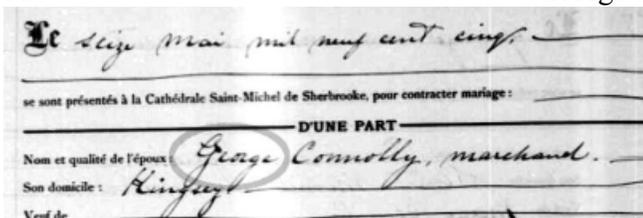
Réf : Drouin, Wotton, St-Hippolyte, 1866, folio 8v

Curieusement, son nom évolue dans le temps! Au recensement de 1881, alors qu'il a 15 ans, il est inscrit sous le nom de Joseph, voir Joseph Connolly, Recensement du Canada 1881, Richmond et Wolfe, Wotton page 5 ligne 18.

Puis au recensement de 1911, à 45 ans, il s'inscrit sous le nom de George, voir George Connolly, Recensement CA 1911, Québec, Drummond, Kingsey, page 10.

À son mariage, il est également identifié sous le nom de

George :



Réf : Drouin, Sherbrooke, St-Michel 1925 folio 69v.

À son décès, La Tribune de Sherbrooke, 24 Févr. 1947, page 11, l'identifie sous le nom de J. Georges (avec un « s », cette fois) alors que l'index des décès le nomme George tout court :

Index George Réf : GQ, Décès 1926-1996.

J. Georges Connolly était mon grand-père paternel,



et je l'ai bien connu. Tous les documents que j'ai vus signés de lui sont signés J. Georges Connolly, ou bien Jos. Georges Connolly.

Je crois que nous avons bien démontré la désinvolture dont faisaient preuve les gens en ce qui regarde leurs noms, à une époque où l'identification se faisait beaucoup plus par la reconnaissance des

pairs que par les documents. Mais quelles sont les conséquences de cela pour nous, généalogistes?

La première conséquence qui me saute aux yeux, c'est la difficulté que nous rencontrerons dans nos recherches à cause de ces variations de noms. Je vous donne un exemple bien net : je n'ai pas réussi à trouver Luce Connolly dans aucun recensement après qu'elle eût quitté la maison paternelle. Comment retrouver quelqu'un qui a porté six noms différents tout au long de sa vie, sans compter les abréviations possibles et les altérations. Le mari de Luce, Jean-Baptiste Pelletier est également difficile à retracer : j'ai vu son nom indiqué comme « J. B Pelletier » (notez les détails, le « . » après le J, mais absent après le « B ») ...

Mais ce n'est pas le pire des inconvénients. Une des difficultés que l'on rencontre fréquemment est d'établir l'identité des personnes. Quand vous trouvez Luce dans un acte et Marillus dans l'autre, comment faire pour s'assurer qu'il s'agit de la même personne? On y arrive de manière détournée par exemple par le nom du conjoint, par le nom d'un enfant, par les dates, par les lieux, enfin par tout détail externe qui nous permet de confirmer la personne et son identité. Mais pour être en mesure de le faire, il faut que l'on ait le plus d'information possible sur la personne en question. Les recensements sont utiles de ce point de vue, dans le sens qu'ils permettent d'établir le lien avec les parents, ou avec la fratrie ainsi que les âges approximatifs et le lieu de résidence. Mais pas simple, jamais!

Illustrons le paragraphe précédent d'un bon exemple. Je vous ai dit plus haut que Luce avait quitté la maison paternelle en 1881, et l'on sait qu'elle se marie en 1883. Où était-elle donc en 1881? J'ai trouvé une Marie Connolly qui se trouve chez un Jonas Gagné : Marie et Marie-Luce, c'est peut-être proche... Habituellement, dans les recensements, l'épouse est inscrite sous le patronyme de l'époux; dans le cas dont je vous parle, Marie est inscrite avec le nom de Connolly ce qui me fait penser que peut-être ils ne sont pas conjoints. Il y a trois enfants en bas âge qui sont également inscrits. Je me pose la question à savoir si le Jonas Gagné n'a pas engagé Marie pour lui aider avec ses enfants en attendant un éventuel remariage... Je pousse mes recherches un coche plus loin pour constater que non, Jonas Gagné

et Marie Connolly sont bel et bien mariés ensemble, et que de plus Marie et Luce sont cousines germaines. Donc, je n'ai toujours pas trace de Luce en 1881.

Dernière conséquence et non la moindre, de tous ces mélanges de noms. On me demande très souvent quel nom il faut inscrire dans nos données (logiciels, publications, tableaux, etc.). La réponse est simple, mais pas tellement rassurante : vous inscrivez le nom que vous voulez! Et je m'explique. **L'important est de pouvoir vous retrouver**. Vous voyez, dans le cas de Luce, j'ai écrit ce nom dans mes données parce que c'est le nom sous lequel je l'ai connue par mes parents. Dans le cas de Rose, j'ai fait la même chose : j'ai inscrit Rose Cloutier partout, et de même pour J. Georges. Par contre, nos logiciels ont des options pour noter les divers noms utilisés pour une personne donnée (alias) : utilisez ces options pour tout prendre en note les autres formes du nom. L'important est de vous y retrouver. Puisque j'ai appelé ma tante du nom de Rose toute ma vie, pas certain que je songerais à chercher Ludgérine pour la retrouver dans mes données. Dans vos rapports, dictionnaires de famille, histoires de familles, il sera toujours temps d'expliquer en détail les différents noms utilisés par une personne donnée avec toutes les informations requises et les anecdotes qui accompagnent tout ça.

Bien voilà. Tout ça fait partie du charme de la généalogie, si je puis dire.

UN DE NOS MEMBRES PUBLIE ...

Un de nos membres bien connu, Denis Beaulieu, a publié un nouveau livre intitulé **LÉGENDES ESTRIENNES**. Il a tenté de rassembler le plus grand nombre de légendes liées à notre tradition orale régionale.

Ainsi, à partir de 23 sources, aussi diverses les unes des autres : volumes, revues, articles de journaux, sites internet et communications

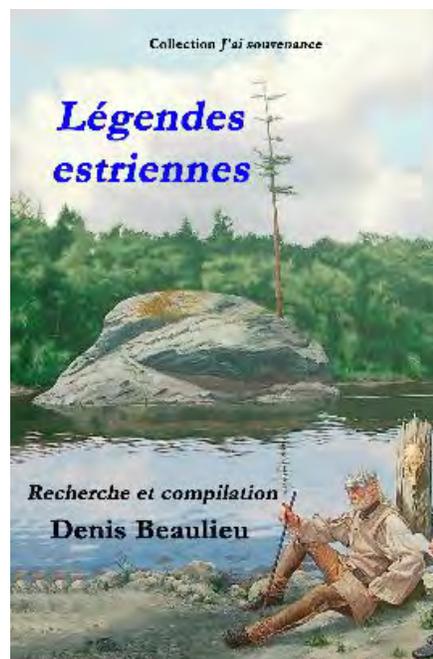
personnelles d'informateurs il a pu colliger un total de 82 légendes en provenance de l'Estrie.

De ces 23 sources, les quatre premières lui ont fourni, à elles seules, 61 légendes. Ces quatre principales sources sont :

- Le livre de madame Bertha WESTON PRICE : *Legends of Our Lakes and Rivers*, publié à Lennoxville en 1937, 59 pages. – 12 légendes.
- Le livre intitulé : *Légendes des Cantons de l'Est*, publié à Sherbrooke en 1977. – 15 légendes.
- Le livre intitulé : *Corpus de faits ethnographiques québécois – Estrie (Cantons de l'Est)*, publié par l'Université Laval en 1981, 322 pages. – 31 légendes.
- Le livre écrit par Gérard LEDUC et Paul ROUILLARD : *Potton d'antan – Yesterdays of Potton - Les débuts d'un canton – The Beginnings of a Township*. – 3 légendes.

La présentation de toutes ces légendes respecte les sources auxquelles elles furent puisées.

Le livre est en vente chez l'auteur et à la Librairie Médiaspaul, 250, rue St-François Nord, Sherbrooke.





FONDATION DES AMIS DE LA GÉNÉALOGIE

Apprenons à connaître nos gens. Sachant qui ils sont et d'où ils viennent, c'est dans cet esprit que dans la présente et la prochaine édition, les biographies de nos membres du conseil seront présentées. Commençons par la secrétaire de la Fondation.



Madame Manon Gagné. Secrétaire du Conseil administratif de la Fondation

Native de Windsor, née le 7 janvier 1961, Manon Gagné a vécu son enfance et son adolescence à Fontainebleau dans les Cantons-de-l'Est. Elle réalisera ses études primaires à Fontainebleau et ses études secondaires à Weedon puis à la polyvalente Louis-St-Laurent d'East Angus.

Elle entamera des études collégiales au CEGEP de Sherbrooke en 1978 où elle étudiera un an en techniques de secrétariat. Elle terminera son DEC en techniques Assistance sociale en 1982 puis un certificat en secrétariat à l'institut de secrétariat sur la rue Gordon à Sherbrooke en 1989.

Dans sa vie active, elle occupera de nombreuses fonctions: technicienne en garderie, secrétaire-réceptionniste, téléphoniste, conseillère en formation, préposée aux archives, analyste intervieweuse, commis de bureau, d'agente d'aide socio-économique, vérificatrice, enquêteuse en matière de fraude, agente spécialisée en conformité et agente d'aide à l'emploi dont près de 32 ans à la fonction publique au gouvernement provincial.

Dans la collectivité, elle établira des contacts en tant que bénévole dans les domaines tels que : sport, jeunesse, déficience mentale et physique, personnes du troisième âge, personnes immigrantes. Dans son milieu de travail, elle s'occupera du comité social durant près de 30 ans.

En 1999, à la suite d'un accident d'automobile, pour remédier à des problèmes de concentration, elle s'intéressera à la généalogie. La passion ne fait que débiter. Autrefois, il y a plusieurs années, son professeur d'histoire, (Madame Thérèse Lavertu, à Weedon), en 2^e secondaire, lui avait demandé de faire son arbre généalogique.

Elle devient membre à la SGCE en 1999, Elle s'y impliquera où elle s'y impliquera comme secrétaire du CA de 2011 à 2015. Enfin, elle s'engagera comme secrétaire de la Fondation AG en 2017, fonction qu'elle occupe jusqu'à ce jour. En 2021, un autre défi se présente pour elle : en vue de s'assurer une belle retraite méritée, pour prendre du bon temps et exprimer sa fibre artistique, elle compose un livre et dictionnaire sur ses ancêtres.



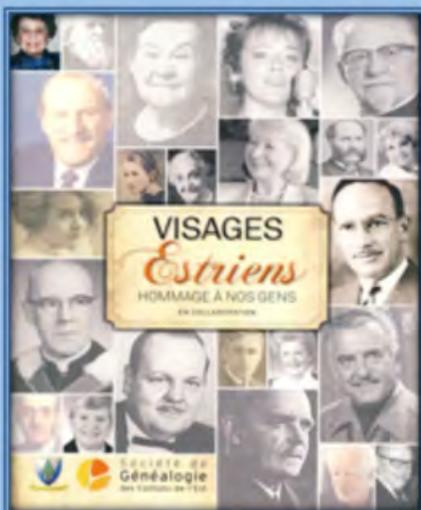
Madame Claire Gagnon. Trésorière du Conseil d'administration de la Fondation AG.

Elle naît à Stratford le 26 octobre 1958 d'un père entrepreneur en excavation et d'une mère qui s'occupera de l'éducation de ses 13 enfants. Claire en est la cadette. Elle fait ses études secondaires à Disraëli et ses études collégiales à Thetford-Mines en sciences humaines. Elle poursuit son cursus à l'UQAM où elle obtiendra un diplôme en administration en 1986.

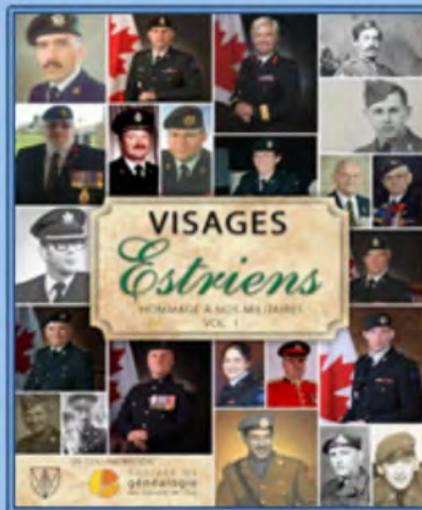
Pendant 30 ans, elle occupe un emploi au sein de la fonction publique comme agente d'aide socio-économique. En 2018, à la suite du décès tragique de son conjoint, elle prend la décision de se retirer du marché du travail.

Son passe-temps favori s'oriente vers les voyages, la lecture et le cinéma. Depuis peu, elle entretient une nouvelle passion : la généalogie. Lors de son emploi comme fonctionnaire, elle a été active au sein du comité social durant quelques années. Au cours de son emploi comme fonctionnaire au gouvernement, elle est active au sein du comité social de ses collègues durant quelques années. En 2019, elle agira comme trésorière au sein de la Fondation des Amis de la généalogie.

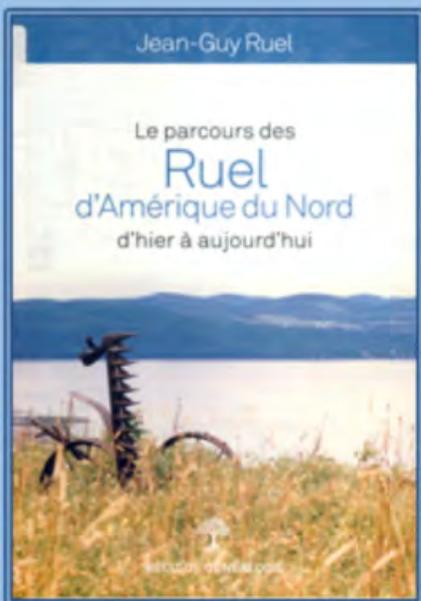
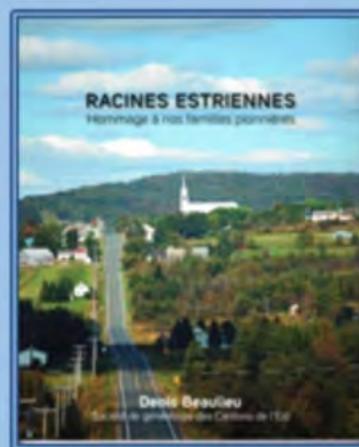
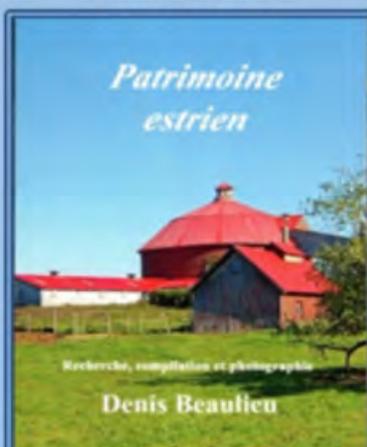
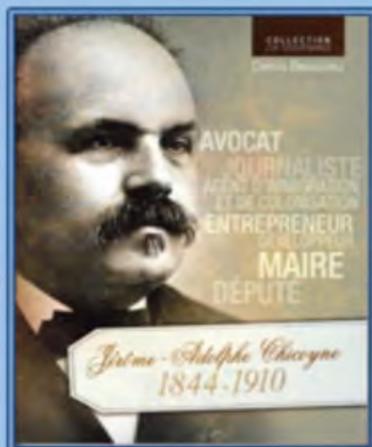
PUBLICATIONS DE NOS MEMBRES



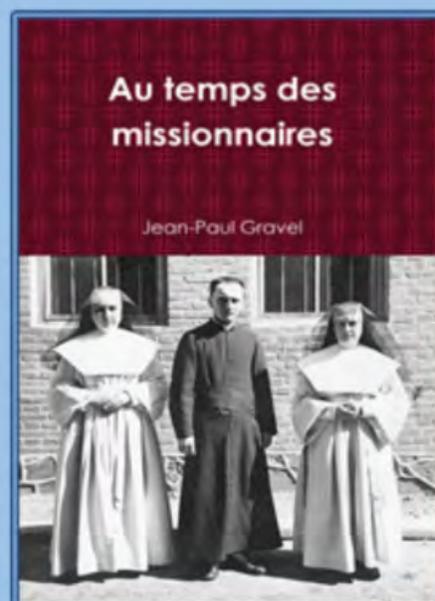
Jean-Marie Dubois



Denis Beaulieu



Jean-Guy Ruel



Jean-Paul Gravel

EN VENTE À NOS LOCAUX



COOPÉRATIVE
FUNÉRAIRE
DE L'ESTRIE

**Quoi qu'il arrive,
vous n'êtes pas seul.
Nous sommes là
pour vous...**
24 heures par jour.



Complexe de la rue du
24-Juin, à Sherbrooke



Salon du 505, rue Short, à Sherbrooke

819 565-7646 | www.coopfuneraireestrie.com

SEPT SALONS POUR VOUS ACCUEILLIR

Complexe rue du 24-Juin
Sherbrooke · Asbestos · Bromptonville
East Angus · Weedon · Windsor

SERVICES COMPLETS

Cimetière traditionnel
Cimetière naturel
Arrangements préalables
Columbariums · Mausolée · Chapelle
Accompagnement personnalisé
Cérémonies personnalisées

Merci à tous nos partenaires !



**ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC**

FIÈRE PARTENAIRE

Geneviève Hébert
Députée de Saint-François

ANDRÉ BACHAND
Député de Richmond



**ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC**

Hôtel du Parlement
Bureau RC 53a
Québec (Québec) G1A 1A3

Bureau de circonscription
192 rue du Roi
Asbestos (Québec) J1T 1S3
Tél. 819 879-1104
1 800 567-3596
andre.bachand.RICM@assnat.qc.ca



**Hon. Marie-Claude
Bibeau**
DÉPUTÉE COMPTON • STANSTEAD M.P.
MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'AGROALIMENTAIRE

175, rue Queen, bureau 204
Sherbrooke (Québec) J1M 1K1
marie-claude.bibeau@parl.gc.ca

819 347-2598
marieclaudebilbeau.libparl.ca
mclaudebilbeau



Élisabeth BRIÈRE
DÉPUTÉE DE SHERBROOKE
Secrétaire parlementaire au Développement économique et aux Langues officielles

1650, rue King Ouest
Bureau M-10, entrée rue Marchand
Sherbrooke, J1J 2C3
Téléphone : 819 564-4200
Elisabeth.Briere@parl.gc.ca



**EXCAVATION
ECG**
CHARLES BRENIER INC.

819
823-4713 **347-6079**
CHAMPS D'ÉPURATION **878-3468**
 820-2423



MOREAU PAQUETTE
dutilleul's inc.

SHERBROOKE 819 566-4777
EAST ANGUS 819 832-2497
STANSTEAD 819 876-2742

Legion 

Guy Marchessault, Président 819 580-2255
Jean-Pierre Lemelin, 1^{er} Vice-président
Jean-Pierre Gaudreau, 2^e Vice-président
Mireille Patry, secrétaire
Christine Spooner, trésorière
Lucie Gagné, adhésion
Pierre Laverdure, administrateur
Jean-Guy Saint-Gelais, administrateur
M. Patrice Grégoire, aumônier

Légion royal canadienne
Filiale 10
2615 rue Hertel
Sherbrooke, QC, J1J 2J4
819 563-4944
www.legion.ca
legionfiliale10@gmail.com

UNIVESTA
ASSURANCES & SERVICES FINANCIERS



LEGROUPE A&A
LE GROUPE A&A SPÉCIALISTE DU
DOCUMENT (SHERBROOKE) INC.
4229, boulevard Industriel
Sherbrooke, Québec J1L 2S7

Luc Lapointe
Directeur, Associé

819 829-5959 (2115)
819 829-2306

llapointe@groupeaa.ca
www.groupeaa.ca

KONICA MINOLTA KIP

...On redéfinit le mot **couleur**



TP

Tēchnopub
impression numérique ■ multi-services

933, Fédéral, Sherbrooke, Qc, J1H 5A6, T. 819 563 5932, www.technopub.ca



LASERPRO EXPERT EN IMPRESSION DURABLE

Nouvelle adresse :
4435 Boulevard Industriel Téléphone : 819 566-2847
Sherbrooke (Québec) J1L 2S9 Télécopie : 819 566-6077
Sans frais : 1 800 555-9531

laserpro.ca

Photographie
Marc Bailey



819 821-3999
www.photomarcbailey.com
jessica@photomarcbailey.com